

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DE LA FRANCE.

UNE VEILLÉE EN NORMANDIE

Le père Michel est un de ces Normands de la vieille roche, à la fois honnêtes et fûtés, qui se feraient un scrupule de duper leur prochain, mais qui seraient désolés d'être dupés par lui. S'il avait été gentilhomme, il aurait pu inscrire sur son blason cette devise : "A renard, renard et demi." Mais le père Michel n'était pas gentilhomme, c'était un brave et digne fermier, louant assez de terre pour occuper deux charrues, et possédant en propre un pacage où paissaient plusieurs belles vaches. Il était veuf, mais il avait de la famille, un fils et une fille, tous deux mariés, et des petits-enfants comme s'il en pleuvait. Tout cela vivait en bonne intelligence dans la ferme, qui fournissait du pain à toutes ces bouches, petites ou grandes. Malgré ses quatre-vingt deux ans sonnés, le père Michel tenait encore d'une main ferme le manche d'une charrue, et il n'avait pas son pareil à dix lieues à la ronde, comme semeur. Quant à la faux du moissonneur, il l'avait remise aux mains de son fils et de son gendre, deux solides gaillards qui s'entendaient à mener le branle à l'époque de la moisson. Les deux femmes et la plus âgée des jeunes filles allaient traire les vaches dans le pacage, suivant l'usage de la Normandie, où l'on ne fait pas rentrer les bestiaux à l'étable, et où on les laisse hiverner dans les pâturages. Les plus petits savaient prier Dieu et obéir à leurs parents, deux sciences qui se tiennent. Pendant l'été ils allaient à l'école chez les frères et les sœurs, et l'hiver, comme les chemins n'étaient guère praticables, et que les travaux des champs exigeaient moins de bras, et que le père Michel ressentait, de temps en temps, les atteintes de son catarrhe, c'était le grand-père qui se chargeait de faire lire les petits enfants. Il fallait voir l'empressement avec lequel les marmots

apportaient leur livre ! C'était à qui lirait le premier.—Grand-papa Michel, disait une petite blondinette, si vous saviez combien j'ai été sage hier, certainement vous commenceriez par moi.—Grand-papa Michel, interrompait un gros petit bonhomme coiffé du bonnet de coton traditionnel, qui, sur cette face jouffle et rubiconde, faisait l'effet d'un cornet sur une pomme d'api, j'ai deux ans de plus que Madeleine et je lis couramment tandis qu'elle ne sait que ses lettres.

— C'est pour cela, interrompait le grand-père, que je commencerai par Madeleine. Vous savez, mes chers enfants, ce que nous répétait, dimanche dernier, M. le curé après l'évangile : " Notre Seigneur disait à ses apôtres : Laissez approcher de moi les petits." Eh bien, les grands-pères, qui représentent Dieu dans la famille, doivent suivre son exemple. Laissez donc approcher d'abord les plus faibles et les plus petits. Viens lire entre mes genoux, Madeleine ; Jacques, ce sera ton tour après ta sœur. C'est parce que tu es plus grand, plus fort et plus instruit, que tu dois la laisser passer avant toi. "

Lorsque les enfants avaient été sages toute la semaine, que les deux mères de famille étaient contentes de leurs nichées, il était convenu que le père Michel devait raconter une histoire. C'est qu'elles étaient belles les histoires du père Michel ! Tout comme le grand ouvrage de M. Thiers, elles embrassaient la Révolution française, le Consulat et l'Empire, elles entamaient même l'histoire de la Restauration. Le père Michel avait été mêlé à toutes ces grandes scènes avec un rôle modeste, il est vrai, mais il y avait été mêlé. Sa famille était religieuse, et elle avait couru de grands risques, du moins on le disait dans le pays, pendant la sombre période de la Terreur. Sous l'Empire, il avait fait, comme les jeunes gens de sa génération, ces merveilleuses campagnes qui conduisirent nos bataillons dans toutes les contrées de l'Europe. Revenu sain et sauf de ces terribles journées qui avaient couché tant de moissons humaines sur le champ de bataille, il s'était marié à l'époque de la Restauration. Tout lui avait prospéré, ses champs comme son foyer semblaient bénis, et quand on s'étonnait de son bonheur constant, il disait en souriant : " Que voulez-vous ? j'ai un talisman qui fait réussir tout ce que j'entreprends. "

Quel était ce talisman ? Il ne l'avait dit à personne, pas même à son fils et à sa fille. On avait remarqué seulement qu'il y avait une espèce d'armoire ou de placard dérobé dans l'épaisseur de la muraille et formant cachette, dont il portait toujours la clef sur lui. Il ne l'ouvrait que lorsqu'il était seul. Un jour cependant, la petite Madeleine, qui était sa favorite, étant entrée à l'improviste, le trouva priant devant un grand crucifix enfermé dans ce placard, et qui ressemblait aux crucifix que les prêtres suspendent dans leur chambre au dessus de

leur prie-Dieu. Elle le dit naturellement à ses frères et sœurs et à ses cousins et cousines. Toute la famille, entourant le père Michel, le supplia de raconter l'histoire qui se rattachait vraisemblablement à ce crucifix. Le père Michel se fit longtemps prier, mais son fils et sa fille, son gendre et sa bru s'étant mis de la partie, il ne résista plus que faiblement et il promit enfin de raconter l'histoire, si les enfants restaient tout un grand mois sans encourir un seul reproche. On voit bien, dans cette circonstance, quelle est la puissance de la solidarité. Les enfants se surveillaient mutuellement, et si M. Jacques était tenté de commettre un acte de désobéissance, Mlle Madeleine, cette blondinette dont je vous ai parlé, lui pinçait le bras en lui disant : " Prends garde, Jacques, tu vas faire envoler notre belle histoire." Par une réciprocité fraternelle, si Mlle Madeleine, qui était un peu gourmande, faisait mine de pleurnicher parce que la pomme de son goûter n'était pas aussi grosse que celle de sa cousine, Jacques lui poussait le coude en lui disant : " Prends garde, Madeleine, tu vas comme notre grand-mère Ève, nous faire tout perdre pour une pomme. C'est bien vilain à toi, petite gourmande ! " Les enfants se soutenant ainsi mutuellement, arrivèrent sans encombre jusqu'à la fin du mois. Le petit Guillaume, âgé de quatre ans, avait répété toutes ses lettres, sans commettre une seule faute. La petite Marie avait fini de tricoter son bas sans laisser tomber une seule maille. Il fallut bien que le père Michel se décidât à s'exécuter, et il annonça qu'il tiendrait sa promesse dans la veillée du troisième dimanche de novembre.

Toute la famille se réunit autour de la grande cheminée, où flambaient des fagots, au-dessus desquels l'une des deux mères se prépara à faire des crêpes, pour rendre la fête complète. Chacun prit sa place ; les plus petits les premiers, selon l'ordre établi par le père Michel ; Madeleine, sa favorite, à sa place accoutumée, sur une petite chaise, à côté du grand fauteuil de l'aïeul ; Jacques, l'aîné des garçons, avec son bonnet de coton tout droit sur sa tête, debout en face du grand-papa, et Annette, l'aînée des filles, qui pouvait bien avoir quatorze ans, tout près de la cheminée.

" Mes enfants, leur dit le père Michel, si j'ai tant tardé à vous raconter cette histoire, c'est que je n'aime point à parler de moi, surtout quand c'est pour en dire du bien. Je n'ai pas oublié le précepte de l'Évangile qui interdit à la main droite, quand elle fait une bonne action, d'en révéler le secret à la main gauche. Mais tant d'années se sont écoulées depuis cette époque, et les mains maigres et ridées de votre grand papa ressemblent si peu à ses mains d'enfant, que je me demande quelquefois si le vieux Michel d'aujourd'hui est le même que le petit Michel qui fut le héros de cette histoire. Je me fais bien vieux,

car, vienne la Noël, j'aurai quatre-vingt-trois ans ; on était en 93, j'avais donc neuf ans, tout juste ton âge, mon petit Jacques, toi que je vois là-bas, le nez au vent, l'œil éveillé et attaché sur moi, comme si tu voulais lire d'avance dans mon regard l'histoire que je raconte. J'étais comme toi un garçon vif et avisé ; je crois vraiment que si mes parents m'avaient perdu dans une forêt, je me serais retrouvé comme le petit Poucet, parce que j'aurais pris la précaution de semer des cailloux. J'étais en outre un hardi garçon : je conduisais les vaches et le taureau au pâturage, et quand ce dernier regimbait, je savais le mettre à la raison. J'entends quelquefois des gens se plaindre du temps présent : qu'auraient-ils donc dit s'ils avaient vécu en 1793 ? Quelle époque, mes pauvres enfants ! Je vous parlais tout à l'heure du petit Poucet ; il y avait dans ce temps-là de véritables ogres qui vivaient de meurtre et de carnage, et qui, partout où il y avait des honnêtes gens, sentaient l'odeur de la chair fraîche. Un de ces ogres était venu de la part de la Convention dans notre Normandie, et il avait mis, comme on disait alors, la terreur à l'ordre du jour. Toutes les églises étaient fermées. On avait enlevé leur toiture en plomb pour couler des balles ; on avait pillé les vases sacrés et volé les cloches pour faire des gros sous. Ordre au curé de sortir de la commune, défense d'y rentrer sous peine de mort. Les églises étaient transformées en granges, et on y emmagasinait le blé et les vivres qu'on nous volait : cela s'appelait les réquisitions. Cependant on avait écrit sur tous les édifices publics les mots de : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Mon petit Guillaume, je t'ai fait lire, l'autre jour, l'histoire de Caïn et d'Abel. Eh bien, la fraternité qui régnait à cette époque, c'était celle de Caïn. Ma mère, qui était une sainte femme, dit au curé de notre paroisse, qui ne voulait pas abandonner son troupeau : " Monsieur le curé, si vous restez dans votre presbytère, vous serez certainement arrêté et conduit au tribunal révolutionnaire, d'où personne ne revient. Venez chez nous, nous avons une cachette qui remonte au temps des huguenots. Vous nous direz la messe, vous serez parmi d'honnêtes gens, incapables de vous livrer.

" — Mais, ma bonne dame Michel, répondit le curé, vous joueriez à ce jeu votre vie et celle de vos enfants.

" — Je le sais, interrompit ma brave femme de mère, mais ne faut-il pas risquer sa vie pour sa religion ? Si vous êtes prêtre, nous sommes chrétiens.

" — J'accepte, dit le curé après un moment de réflexion ; et il vint s'établir chez nous.

" Tout alla bien dans le commencement. Le dimanche M. le curé nous disait la messe, précisément dans la pièce où nous sommes, et nous invitions quelques voisins, dont nous étions sûrs. Le vieux bahut

que vous voyez là bas servait d'autel. J'étais l'enfant de chœur, ma mère m'avait appris les répons. Tous les soirs le curé sortait sous un déguisement, et il allait consoler les malades, baptiser les enfants, exhorter les mourants. Les jeunes couples, car on se mariait même en 1793, venaient ici recevoir la bénédiction nuptiale. Quant aux danses et aux chansons, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'en était pas question. Il n'y avait que trois chansons permises à cette époque : *la Carmagnole*, le *Ça ira* et *la Marseillaise*, trois vilaines chansons. Y avait-il une alerte, et vite, et vite M. le curé rentrait dans sa cachette. J'étais aux aguets, l'oreille tendue, et j'accourais pour avertir ma famille des motions du club révolutionnaire, le club de Brutus, c'était le grand patron du temps ; je les connaissais toujours le premier, tant j'étais adroit à me glisser partout. Je sus ainsi que l'on devait faire chez nous une visite domiciliaire. On la fit, et l'on trouva visage de bois, je n'ai pas besoin de vous le dire.

“ Malheureusement nous fûmes dénoncés. S'il y avait de bonnes gens dans ce temps-là, il y avait aussi de bien mauvaises gens. Un voisin, avec qui mon père avait eu un procès pour deux sillons de terre que ce chicaneur voulait lui voler, reconnut le curé qui, après avoir exhorté un malade, rentrait chez nous à la tombée de la nuit. Il le dénonça et nous dénonça, comme donnant asile à un ennemi de la République : on était ennemi de la République quand on était ami de Dieu. Nous apprîmes un soir que les autorités révolutionnaires de Vire avaient ordonné l'arrestation du curé et celle de toute notre famille. Les coquins du district devaient venir le lendemain nous surprendre à la pointe du jour.

“ Il n'y avait pas un moment à perdre. A tout prix, il fallait fuir. Si nous nous laissions arrêter, nous étions sûrs d'être deux jours après devant le tribunal révolutionnaire. C'était le premier relais, le second c'était l'échafaud. En deux heures, ma mère eût fait tous ses préparatifs ; on attela nos deux chevaux, qui couraient bien, à une grande charrette, où l'on mit des provisions et nos effets les plus précieux. En voyageant toute la nuit, nous étions sûrs d'arriver dans un autre département, chez un de nos cousins, qui certainement nous accueillerait avec plaisir, car c'était un bon chrétien et un honnête homme. Mais en voilà bien d'une autre ! quand on alla prévenir M. le curé, on le trouva souffrant affreusement d'une goutte sciatique, et incapable de supporter la fatigue du voyage. Que faire ? L'exposer, par des mauvais chemins, aux cahots d'une charrette, dans l'état où il était, c'était le tuer ; le laisser seul dans la cachette, sans personne qui pût lui porter des vivres, c'était la mort. Le bon curé suppliait ma mère de partir et de l'abandonner à sa triste destinée. Ma mère ne pouvait s'y résoudre.

Elle cherchait un moyen de sauver à la fois la vie du saint prêtre et la nôtre. Elle ne trouva rien.

— Je lui dis alors : Mère, laissez moi avec M. le curé. Je suis son enfant de cœur, c'est à moi de le servir à l'Église et ailleurs.

Ma mère me couvrit d'un regard plein à la fois de joie et d'angoisse.

— C'est bien, mon enfant, me dit-elle, mais comment t'en tireras-tu ?

Le curé refusait d'accepter mon dévouement.

— Je suis vieux, dit-il, je n'ai plus que peu de temps à vivre. Ne risquons pas cette destinée pleine de jours pour une vie à laquelle il ne reste que quelques journées.

Je n'étais pas Normand pour rien. Malgré tout ce qu'on put dire, je déclarai que je resterais coûte que coûte.

Le curé me regarda avec attendrissement.

— Mais, mon Michel, me dit ma mère d'une voix si douce qu'elle m'alla au cœur et que je crois l'entendre encore, sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— Oui, mère, je le sais.

— Ces méchants te battront.

— Je supporterai leurs coups, et je ne dirai rien.

— Ils tireront leur grand sabre.

— Qu'ils le tirent, s'ils veulent, ils n'obtiendront rien de moi.

— Mais ils te tueront, mon enfant.

— Alors, mon patron, le bienheureux archevêque saint Michel prendra mon âme sur ses ailes et la portera au ciel.

Je vis une larme poindre aux yeux du curé.

Ma mère étendit ses mains sur moi et me bénit, et puis, m'attirant à elle, elle me serra dans ses bras avec une étreinte passionnée. Toute la famille m'embrassa, et quand ce fut le tour de ma grande sœur Angèle, un beau brin de fille, comme toi, mon Annette, je sentis ses larmes toutes chaudes couler sur mon visage. Ils partirent et nous restâmes le curé et moi. Il ouvrit alors sa cachette où il y avait un crucifix, celui que vous voyez, mes enfants, et me faisant agenouiller à ses côtés, il me dit de réciter avec lui les litanies de la sainte Vierge. Jamais je ne les avais dites de si bon cœur. Il disait le verset et moi le répons : *Ora pro nobis*. Quand nous arrivâmes aux supplications les plus vives et les plus touchantes : "Secours des chrétiens, priez pour nous ! Refuge des pécheurs, priez pour nous ! Consolatrice des affligés, priez pour nous !" il me semblait sentir la protection de la sainte Vierge descendre sur nos têtes.

Nous attendîmes tranquillement jusqu'au jour, après avoir pris un frugal repas. Il était à peine six heures du matin quand nous entendîmes un grand bruit à la porte. Le curé entra à la hâte dans sa

cachette, qui se referma sur lui, et j'allai ouvrir en feignant d'avoir été réveillé en sursaut. Mon thème était fait. Les envoyés du district, que je trouvai en nombre à la porte, avaient des figures vraiment patibulaires; ils me lurent leur grimoire d'où il résultait qu'ils venaient pour arrêter le curé et toute ma famille. Je pris l'air le plus endormi et le plus étonné que je pus, et je leur répondis en patois bas-normand qu'ils ne comprenaient pas, car c'étaient des Parisiens, comme si moi-même je n'avais pas compris un mot de leur langage.

— Voilà un jeune drôle auquel il faudra délier tout à l'heure la langue, dit le chef de la bande en attachant sur moi un regard méchant.

Je soutins ce regard sans donner aucun signe d'émotion. Ils entrèrent dans la pièce où nous sommes réunis, et le chef me prenant rudement par l'oreille :

— Jeune aristocrate, me dit-il, au nom de la république une et indivisible, et au nom de la loi, je te somme de me livrer le citoyen curé insermenté et toute ta famille de ci-devant, véhémentement soupçonnée de lui avoir donné asile.

C'était la langue du temps. J'étais un aristocrate dans ton genre, mon petit Jacques, en bonnet de coton et en sabots. Mais, à cette époque, il suffisait de ne pas vouloir qu'on mît le feu aux châteaux et qu'on guillotinat les prêtres pour être suspect d'aristocratie. Suivant de point en point le plan que je m'étais tracé d'avance, je fis signe que je ne comprenais pas un mot de ce que m'avait dit le chef de la bande.

— Allons, reprit-il alors, nous allons t'ouvrir l'intelligence.

Puis faisant un signe à ses coquins :

— Défaites les ceinturons de vos sabres, leur cria-t-il, et administrez une schlague patriotique à ce petit ci-devant. Cela lui rappellera agréablement ses deux amis, Pitt et Cobourg.

On m'arracha mes vêtements et on m'attacha solidement au fauteuil de bois sur lequel je suis assis en ce moment. Les coups de ceinturons commencèrent à pleuvoir sur moi. Je souffrais cruellement et je sentais quelque chose d'humide et de chaud couler sur mes épaules. C'était mon sang, comme je le vis après. J'élevai mon âme à Dieu et je le suppliai de me donner la force de ne pas crier. Je savais bien que, si je jetais un seul cri, notre bon curé sortirait de sa cachette et se livrerait plutôt que de me laisser maltraiter. Dieu m'exauça. Il m'envoya de bonnes pensées : le souvenir des Machabées, ces courageux enfants qui moururent plutôt que de renier leur foi, celui de la flagellation de Notre-Seigneur attaché à une colonne que j'avais vu dans un tableau de l'église de notre village, quand nous avions une église, et qui m'avait vivement frappé. De grosses larmes me tombaient

malgré moi des yeux et me brûlaient les joues, je sentais augmenter sur mon dos meurtri cette humidité cuisante et désagréable dont je vous ai parlé. Mais je voyais le Jésus crucifié du tableau qui attachait sur moi ses deux grands yeux si beaux et si doux, en semblant me dire : " Et moi aussi Michel, j'ai été flagellé." Je tins donc ferme, grâce à Dieu, et je ne poussai pas un seul cri.

Le cercle des auditeurs s'était resserré peu à peu autour du vieillard. Les plus petits grimpaient sur ses genoux pour lui passer leurs bras autour du cou. Jacques s'était campé résolument entre ses deux jambes, et Madeleine, se levant de sa petite chaise et approchant sa figure de la main de son grand-papa, l'avait baisée en y laissant tomber une grosse larme.

— Merci, mes enfants, reprit le père Michel, auquel une émotion involontaire avait coupé un instant la parole, merci de vos caresses. Vous voyez ce que c'est qu'une bonne action. A soixante-quatorze ans de distance, on s'en souvient encore avec bonheur, et l'on donne du bonheur à ses petits-enfants en la racontant. Merci, ma gentille Madeleine, de ton baiser et de ta larme. Tu m'as rajeuni, mon enfant. J'ai cru, à tant d'années de distance, sentir celle que ma sœur Angèle laissa couler sur ma joue, au moment de me quitter. Chère Angèle, et vous, ma pauvre mère, et vous tous, mes frères et mes sœurs, où êtes-vous, vous tous que j'ai aimés et chéris ? Ils sont avec vous, je l'espère, mon Dieu, et votre vieux serviteur, à qui vous ferez miséricorde, ira les rejoindre bientôt.

Un nuage de tristesse planait sur toute la famille. La fille du père Michel, pour ne pas laisser son père et les enfants sous cette pénible impression, demanda la fin de l'histoire, et tous les auditeurs, grands et petits, firent bientôt chorus avec elle.

— Ah ! oui, la fin de l'histoire, dit le père Michel, en s'essuyant les yeux du revers de la main. Tout entier à mes souvenirs d'autrefois, j'allais oublier de vous dire la fin de l'histoire. Au moment où je me suis arrêté, nous étions, le curé et moi, dans une fâcheuse position ; le curé, enfermé dans sa cachette, et moi attaché sur une chaise et tout meurtri de coups. Les patriotes, lassés de me frapper, s'arrêtèrent.

— Si nous le clouions à la muraille avec nos baïonnettes ? dit l'un d'eux, qui paraissait encore plus féroce que les autres.

Un frisson me courut dans les membres.

— Non, dit le chef, cela ne servirait à rien, et je n'aime pas les cruautés inutiles. La république, toujours généreuse et grande, protégera les enfants. D'ailleurs, à quoi bon ? Si le citoyen curé est dans quelque cachette, nous allons nous établir ici pour huit jours, et la faim qui

force les loups à sortir du bois obligera bien ce suppôt du fanatisme à sortir de son repaire.

Je ne perdais pas un mot de tous ces discours, et je vis bien que le moment était arrivé d'appliquer le reste de mon plan et de jouer les grands coups. Je fis signe des yeux que je demandais à être délivré.

— Ah ! ah ! dit le chef de la bande. Les bretelles de nos sabres ont opéré sur le dos du jeune gars, et voilà qu'il s'humanise. Détachons-le, nous allons avoir du nouveau.

On me détacha. Je descendis à la cave, et je remontai précipitamment en tenant sous chaque bras un panier, l'un de notre meilleur cidre, l'autre de notre plus forte eau-de-vie. A ma vue, la bande éclata de rire.

— Décidément, ce garçon est un idiot, dit celui qui avait proposé de me clouer à la muraille avec des baïonnettes, et tu as eu tort, citoyen Cassius, de m'empêcher, tout à l'heure, de lui faire son affaire.

— Citoyen Brutus, reprit le chef de la bande, je conviens d'une chose, c'est que ce jeune drôle a le tort de ne pas savoir la langue française, qui est la première du monde, puisqu'elle a l'honneur d'être celle de la république une et indivisible. Mais la manière dont ce feuillantiste a traduit la correction patriotique qui vient de lui être administrée n'a rien qui me déplaît. Il n'a pas calomnié les gosiers patriotiques en les soupçonnant d'être altérés, et pour ma part, je serai ravi de dire un mot à ces bouteilles. Quoique la république soit indubitablement éternelle, il n'y a pas de mal à boire de temps en temps à sa santé, d'autant plus que cela contribue à entretenir celle des patriotes.

— Mais si ce liquide allait être empoisonné ? fit observer le citoyen Brutus.

— Allons donc ! du poison dans ces grandes bouteilles avec des cachets rouges et verts ! Puisque cette crainte a été exprimée, je m'immole le premier sur l'autel de la patrie. Comme feu le citoyen Curtius, je saute dans le gouffre.

En disant ces paroles, le chef de la bande qui, lui-même avait pour gosier un véritable gouffre, absorbe une bouteille de cidre, puis une bouteille d'eau-de-vie. Son exemple fut suivi, et comme à mesure que les bouteilles se vidaient je les remplaçais par des bouteilles pleines, tous ces bandits furent bientôt ivres-morts.

Quand je les vis étendus par terre comme des pourceaux et ronflant à qui mieux mieux, je marchai droit à la cachette et je fis jouer le ressort. Par une grâce du bon Dieu, M. le curé était remis de son accès de goutte et pouvait marcher. Il sortit, fit sa prière devant le crucifix ; pendant ce temps-là, je ne sais quelle mauvaise pensée de

vengeance m'avait mordu au cœur, et je cherchai à tirer le sabre du chef de la bande qui m'avait fait battre, pour lui couper la tête. M. le curé devinant mon idée, me fit signe de venir auprès de lui, il me montra le Christ étendu sur sa croix. Il y avait tant de miséricorde et de pardon écrit sur la face du divin Crucifié, que j'eus honte et repentir de ma velléité de vengeance.

“—Mon Dieu, pardonnez-moi de n'avoir pas pardonné,” dis-je tout bas du plus profond de mon cœur.

Nous enjambâmes les corps des ivrognes étendus dans la salle. Quand nous fûmes dehors, M. le curé me dit : “ Mon enfant, je te dois la vie. Tu t'es conduit aujourd'hui comme un homme, comme un chrétien. Dieu te bénira. Prends cette médaille et passe-la à ton col. Elle a été bénie par notre saint-père le pape Pie VI. Ne la quitte jamais. Je me souviendrai tous les jours de toi en montant à l'autel, et c'est justice, car tous les jours que je passerai sur la terre en travaillant à la vigne du Père de famille, je te les dois.” Puis il étendit sa main sur moi, me bénit et m'embrassa. Nous nous quittâmes alors. Il allait demander un asile à une autre famille de la commune pour continuer à porter des secours spirituels dans sa paroisse. Moi, je m'enfonçai résolûment dans les bois, et je pris une route de traverse que je connaissais pour rejoindre ma famille. Ma mère faillit mourir de joie en m'embrassant.

Les temps changèrent, je grandis, et tout me réussit à souhait. Il me semblait que je sentais à mon front la bénédiction qu'y avait laissée le saint prêtre. Quand la conscription me prit comme tant d'autres, je dis à ma mère : “ Je reviendrai.” Je revins en effet. A la fin de chaque campagne, je rentrais sous le toit paternel en disant : “ Petit homme vit encore.” Dans les plus grands périls, je sentais que la protection de Dieu était sur moi. A Austerlitz, une balle russe vint s'amortir sur la médaille de Pie VI que je portais sous mon uniforme. A la bataille de Waterloo, à laquelle j'assistai comme sergent de la garde impériale, dans une des compagnies du carré que commandait le général Cambronne, une lance prussienne s'émoûssa sur ma chère médaille, que j'appelai mon talisman. Je me mariaï quand les grandes guerres furent terminées ; j'avais perdu mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, car, si heureux qu'on puisse être ici-bas, Dieu a voulu nous rappeler à tous que nous habitons la vallée des larmes. J'ajoutai à l'héritage de ma famille le pacage où vous allez, mes chères filles, traire chaque jour nos vaches ; c'était un legs que l'excellent prêtre que j'avais eu le bonheur de sauver me fit en mourant. Il avait écrit sur son testament : “ Je laisse aux pauvres toutes mes économies, et à mon ami Michel, qui m'a sauvé la vie en 93, mon

grand crucifix et le pacage qui me vient de mes parents." J'ai eu de bons enfants, ils m'ont donné de gentils petits-enfants qui aiment leur grand-père, et qui prieront, j'en suis sûr, Dieu pour lui quand il ne sera plus, ce qui arrivera bientôt, car j'ai quatre-vingt-deux ans bien sonnés.

"Toute la famille était à genoux, et l'on entendait des voix confuses qui disaient :

"— Bénissez-nous, grand-père, comme M. le curé vous a béni quand il est sorti de la cachette !"

"Volontiers, mes enfants, dit le vieillard, et il ouvrit la cachette pour que l'on pût voir le grand crucifix, témoin du drame qu'il venait de raconter. Le Christ, avec sa tête penchée sur son épaule, regardait d'un air si miséricordieux et si doux, qu'il aurait fallu avoir un cœur de fer pour ne pas en être touché !

— Que celui qui m'a béni vous bénisse, dit le père Michel en étendant sa main tremblante sur leurs têtes. Qu'il fasse de vous des gens heureux, si telle est sa volonté ; mais surtout et avant tout qu'il fasse de vous de bons chrétiens et d'honnêtes gens ! Et rappelez-vous, mes enfants, que le meilleur confort dans la vie, la seule richesse que nous emportions en mourant, c'est le souvenir de nos bonnes actions !"

LES PAÏENS

TÉMOINS DU CHRISTIANISME.

(Voir page 215, 359 et 458.)

VII. Platon, qui n'a pas eu la bonne fortune de paraître mourir pour la Vérité comme son maître, l'a professée dans ses écrits d'une manière bien supérieure, et qui lui a valu d'être appelé le Moïse grec, *Moïses atticisans* ; comme si, de ses voyages en Orient, il avait rapporté quelques-uns des rayons qui illuminaient le front du Législateur sacré. L'humanité ne saurait trop reconnaître ce qu'elle doit à Platon. Il est assurément le génie humain le plus divin qui ait existé, et, prise en ce sens, cette qualification lui reste acquise. Il est peut-être aussi le plus humain, par le tribut qu'il a payé à l'infirmité des conceptions humaines ; mais ce caractère lui est commun avec nous, tandis que le premier le distingue comme le prince, comme l'Homère des philosophes. Ce qu'il a saisi ou

entrevu de vérités est incalculable ; il en est un trésor inépuisable : nous l'avons vu en partie dans le grand nombre d'emprunts que nous lui avons faits ; et il y a vraiment lieu de s'incliner devant un si beau génie.

Eh bien, c'est par ce côté, le plus grand en lui et par lui dans l'humanité, qu'il rend témoignage de l'impuissance de cette humanité à se passer d'un secours surnaturel.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire de Platon, c'est de ne pas avoir été apprécié à toute sa valeur par l'Antiquité. Il a fallu pour cela le Christianisme. La nature humaine, qui a été assez forte pour le produire, ne l'a pas été assez pour le suivre, ni Platon lui-même assez fort pour l'attirer. Lui-même n'a pas compris la portée de ses oracles. C'étaient des reflets et des lueurs sans foyer, et qui n'ont trouvé ce foyer que dans le Christianisme.

Tandis que la philosophie était ravalée par Socrate à l'utile, et se perdait chez ses autres disciples dans toute la confusion de la relativité, elle prenait en effet dans Platon un essor sublime vers l'absolu et l'idéal, et s'attachait au Bien et au Beau en essence. Mais, infirmité de l'esprit humain qui se retrouve jusque dans sa force ! le mérite de Platon a fait son défaut. Il a élevé la philosophie de la terre au ciel, mais il l'y a laissée ; et encore dans quel ciel ! un ciel idéal, métaphysique, abstrait. Le bien y est Dieu, mais en essence, non en personne. Les lèvres de Platon, comme celles d'un enfant, n'ont pas toute la force nécessaire pour accentuer le nom divin, pour le glorifier, pour le bénir, pour l'invoquer et le chanter, avec cette netteté, cette force, cette certitude et cet accent qui le font vibrer d'une manière si pénétrante sur la harpe de David. De là l'épithète de *platonique*, dans le sens de purement idéal et presque de chimérique, donnée à la région où s'est comme évanouie aussitôt que formée cette conception de Dieu et de son *Logos* dans Platon. Il fallait l'en faire descendre. Ou plutôt il fallait que la Sagesse divine elle-même descendît, personnelle, sensible, humaine, incarnée, et reconnaissable à la sublime charité de cet abaissement ; *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis !*

S. Augustin a parfaitement caractérisé la philosophie platonicienne qu'il avait traversée pour arriver à l'Évangile : " D'un regard incertain et demi voilé, tu aperçois le but où il faut tendre, disait-il au platonicien Jamblique, mais l'incarnation du Fils de Dieu, mystère de notre salut, qui nous élève vers l'objet de notre foi où notre intelligence n'atteint qu'à peine, c'est là ce que tu ne veux pas reconnaître. Tu découvres au loin, comme à travers des nuages, le séjour de la patrie ; mais tu ne tiens pas la voie qu'il faut suivre. Ils rougissent, ces savants hommes, de sortir de l'école de Platon. Ils dédaignent, les superbes, de descendre de la hauteur d'eux-mêmes, et de prendre Dieu pour maître,

parce que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. Ainsi pour ces malheureux c'est peu d'être malades, il faut qu'il tirent vanité de leur maladie même, et rougissent du Médecin qui les pourrait guérir*."

Tel n'était pas Platon, et si nous le jugeons sur ses sentiments, nul doute qu'il n'eût suivi le Christ, comme le firent S. Augustin et nombre d'autres platoniciens de ce temps, qui suivirent en cela Platon lui-même.

Platon, en effet, et c'est en cela surtout qu'il est grand, et que les chutes de son esprit, si profondes qu'elles aient été, doivent lui être pardonnées, avait au plus haut point, pour un païen, le sentiment de la faiblesse humaine. Il n'avait pas moins celui de la nécessité d'un secours divin. Par là il est des nôtres, et déjà chrétien.

Partout, en effet, dans ses œuvres, il confesse noblement l'infirmité de l'esprit humain en ces matières qui intéressent le plus l'humanité. "Tout raisonnement qui ne s'appuie que sur la vraisemblance, dit-il, est rempli de vanité †, et c'est seulement à la vraisemblance qu'aboutissent nos plus fermes conceptions."—"Si nos paroles n'ont pas plus d'in vraisemblance que celles des autres, il faut s'en contenter, et bien se rappeler que moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes tous des hommes, et qu'il n'est permis d'exiger sur un pareil sujet que des récits vraisemblables ‡."—"J'avoue, après même les meilleurs raisonnements, que la grandeur du sujet et le sentiment de la faiblesse naturelle à l'homme me laissent toujours malgré moi un peu d'incrédulité §."—"Tu vois combien il y a ici d'incertitude; poussé tantôt à droite, tantôt à gauche, tu ne sais où te fixer; ce que tu approuves le plus, tu le condamnes, et ne peux rester dans le même sentiment ||."—Chacun de nous sait tout, ce semble, comme en un rêve, mais ne sait rien à l'état de veille ¶."

Voilà le véritable état de l'âme humaine confessé par le plus noble de ses organes. Telle était l'humanité lorsque, pour la faire passer *du rêve à la veille*, une voix céleste vint crier à la terre: *Hora est nos de somno surgere***!

A côté de cet aveu qui l'honore plus que les plus sensibles conceptions, on trouve partout, dans Platon, l'appel d'un Guide divin, d'une Inter-

* Cité de Dieu, liv. X, c. XXIX.

† Le Phédon, t. I, p. 265.

‡ Timée, t. XII, p. 119, 151.

§ Le Phédon, t. I, p. 299.

|| Second Alcibiade t. V, p. 168.

¶ Le Politique, t. XI, p. 387. *Somnia sunt non docentis, sed optantis.* (Cicéron, Acad., liv. VI. 38.)—*Rem gratissimam promittentium magis quam probantium.* (Senec., Epist., 102.)

** Aux Romains, XIII, 11.

vention surnaturelle. Il fait généralement à Socrate l'honneur de cet aveu et de cet appel en les mettant dans sa bouche. Quant à l'aveu, c'était bien là le sentiment de Socrate, qui ne se flattait d'être le plus sage des hommes qu'en ce qu'il savait qu'il ne savait rien ; mais quant à l'appel, nous n'en trouvons qu'un faible indice dans le Socrate de Xénophon et de l'histoire. Toutefois il va si bien avec l'aveu, et il convient si bien à la figure de Socrate dans Platon, que nous aimons à croire que Platon ne lui a pas gratuitement prêté, et qu'ainsi nous avons leur double témoignage. "C'est ensemble, lui fait-il dire à Alcibiade, qu'il faut chercher à nous rendre meilleurs ; car je ne dis pas qu'il faut que tu t'instruises et non pas moi*."—"Sais-tu comment tu peux sortir de l'état où tu es?—S'il plaît à Socrate.—Tu dis fort mal, Alcibiade.—Comment faut-il donc dire?—S'il plaît à Dieu †." (Que ces sentiments diffèrent de ceux de la philosophie moderne !) "Il est difficile de trouver l'Auteur et le Père de l'univers, et impossible, après l'avoir trouvé, de le faire connaître à tout le monde ‡."

Cet impossible était réservé à Jésus-Christ, et il n'appartenait qu'au Fils de faire connaître le Père. Nous avons besoin de la Parole de Dieu pour l'affirmer, dit Platon lui-même : "Si la Divinité déclarait par un oracle que tout ce que nous venons de dire est la vérité, alors seulement nous pourrions l'affirmer §."

Fallait-il en attendant se croire dispensé d'étudier la religion ? Non, dit Platon ; mais il faut le faire avec le sentiment de ce besoin et l'attente de ce secours. "Il ne faut pas qu'aucun Grec soit arrêté dans l'étude de la religion par la crainte qu'il ne convient pas à des hommes mortels de faire des recherches sur les choses divines : car Dieu, n'ignorant point la portée de l'intelligence humaine, sait très-bien qu'elle est capable, lorsque

* *Premier Alcibiade*, t. V, p. 85, 86.

† *Second Alcibiade*, t. V, p. 133.

‡ *Timée*, t. XII, p. 117.

§ *Timée*, t. XII, p. 203.—"Il est nécessaire à l'homme, dit S. Thomas, de croire et de recevoir par manière de foi, *per modum fidei*, les choses mêmes que la raison peut connaître, et cela premièrement afin que l'homme parvienne plus tôt à la connaissance de la Vérité divine ; secondement, afin que la connaissance de Dieu soit à la portée de tout le monde ; troisièmement, afin qu'on ait la certitude. La raison humaine est, en effet, bien fautive dans les choses divines : témoin les philosophes, qui, même dans les choses humaines, sont tombés avec leur raison dans des erreurs et des contradictions. Pour que l'on puisse donc avoir de Dieu une connaissance certaine et hors de tout doute, il a fallu que les vérités divines fussent transmises par le moyen de la foi, comme parole de Dieu qui ne peut mentir." (T. II, quæst. 2, art. 23.) Cette doctrine était contenue dans les paroles précitées de Platon ; S. Thomas n'en fait que le commentaire.

*c'est lui qui enseigne, de suivre ses leçons *.*—“ Il faut donc, parmi tous les raisonnements humains, choisir ce qu'il y a de meilleur et de plus solide, et, s'y embarquant comme sur une nacelle plus ou moins sûre, passer ainsi la mer orageuse de cette vie, à moins qu'on ne puisse trouver pour ce voyage un vaisseau à toute épreuve, UNE RÉVÉLATION DIVINE, pour achever heureusement cette traversée †; ” tant l'âme humaine est obligée à cette céleste navigation, et tant elle avait besoin de ce vaisseau de la Révélation où serait certainement monté Platon, et hors duquel tant de naufragés restent le jouet des tempêtes !

Il a été donné à Platon d'entrevoir non-seulement le vaisseau mais le PILOTE : *le pilote auquel, dit-il, doit s'abandonner celui qui veut arriver à bon port †.* On connaît ce célèbre passage du *Second Alcibiade*, auquel nous avons déjà fait allusion, où Platon, entre autres prophéties sacrées dont il avait pu remporter l'impression de l'Orient, semble appliquer celle-ci de Balaam, si répandue dans la gentilité à laquelle appartenait ce prophète : “ Je Le verrai, mais non point maintenant ; je Le regarderai, mais non de près §.”

Alcibiade se rendant au temple pour prier, Socrate le dissuade de ce dessein, en lui montrant l'impuissance où il est de faire une prière convenable : “ C'est pourquoi il est nécessaire que tu attendes, jusqu'à ce que quelqu'un t'enseigne quelle conduite tu dois tenir envers les dieux et envers les hommes.—Et quand viendra ce temps, dit Alcibiade, et quel sera ce Précepteur ? que je le verrais avec plaisir ! — C'est celui qui prend soin de toi, reprend Socrate ||. Mais il me semble que, de même que, dans Homère, Minerve dissipe le nuage qui enveloppait Diomède pour qu'il puisse discerner le Dieu de l'homme, de même il faut, avant toutes choses, qu'il dégage ton âme des ténèbres qui l'offusquent, et qu'ensuite il la mette en état de discerner les biens et les maux : ce que, dans ce moment-ci, tu me parais ne pas pouvoir faire.—Qu'il dissipe, s'il veut, ces ténèbres et tout ce qu'il voudra : je suis prêt à lui obéir sans réserve, quel que soit ce Personnage, pourvu qu'il me rende meilleur.—Celui-là a pour toi une affection merveilleuse.—Remettons donc mon sacrifice

* *Epinomis*, t. XIII, p. 24.

† *Le Phédon*, traduct. littérale sur le texte grec et la traduction latine de Fuccin.

‡ *Second Alcibiade*, id., ibid.

§ Balaam, *Nombres*, chap. XXIV, 17.

|| Il est très-remarquable qu'on parle *au présent* de ce personnage qui ne doit paraître que *dans l'avenir*. C'est ce qui ne peut s'expliquer qu'en se rapportant à Celui qui a dit : “ *Je suis avant qu'Abraham (avant que Platon) fût.* ” *Jesus Christus heri, et hodie, et in sæcula.* (Ad Hebr., XIII, 8.)

jusqu'à l'arrivée de cet heureux jour : plaise au Ciel qu'il ne se fasse pas longtemps attendre * !”

Assurément, celui qui a tracé ces lignes aurait obéi *sans réserve* à ce divin *Précepteur* ; et il lui obéit par avance. Nous en avons pour gage cette conception d'un Dieu sous l'apparence d'un homme, qui a pour nous *une affection merveilleuse* ; et ce *quel qu'il soit pourvu qu'il me rende meilleur* : sentiment de la faiblesse humaine, désir de la perfection, idée d'un Dieu de charité qui dissipe les ténèbres de l'esprit et qui dispose le cœur : tout est chrétien dans ce langage.

Complétons ce grand témoignage par un jugement final de Platon sur la sagesse qui n'a jamais été, que je sache, invoqué. C'est son traité intitulé *Clytophon*, qui clôt toutes ses œuvres, et qui en est le dernier mot.

Clytophon, parlant à Socrate, qui représente toujours dans Platon la sagesse humaine, lui dit :

“ Quand je me suis trouvé avec toi, j'ai été saisi d'admiration en t'écoutant, et il m'a semblé que tu parlais mieux que tous les autres, lorsque, gourmandant les hommes, comme un Dieu du haut d'une machine de théâtre, tu t'écriais : Où courez-vous, mortels, etc.” Suit un long exposé des exhortations de la philosophie à la vertu, et des raisonnements qu'elle emploie pour en persuader les hommes. “ Dans ces discours, et tant d'autres par lesquels tu nous apprends que la vertu peut être enseignée, je n'ai jamais rien trouvé et je ne trouverai sans doute jamais rien à reprendre. Cependant, dans *le désir que j'avais d'en savoir davantage*, j'interrogeai non plus toi, Socrate, mais tes compagnons d'âge et de pensée, tes disciples, tes amis : je leur demandai de quoi on *parlerait ensuite*, et imitant ta méthode : Que faut-il penser, mes amis, leur dis-je, de cette exhortation de Socrate à la vertu ? *Est-ce là tout ? Ne faut-il pas en venir à la pratique et mettre la main à l'œuvre ?* Faut-il que toute la vie se passe pour nous à exhorter ceux qui ne l'ont point encore été, et pour ceux-ci à en exhorter d'autres à notre exemple ? Ou plutôt, puisque nous convenons tous que c'est un devoir pour nous que ces exhortations, ne faut-il pas demander à Socrate et nous demander à nous-mêmes : *Qu'y a-t-il après cela ?*” Cette interpellation embarrassante se poursuit et conclut ainsi : “ J'ai pensé, dis-je à Socrate, que tu étais l'homme le mieux fait pour enflammer les autres à l'amour de la vertu ; mais de deux choses l'une : ou ton mérite va jusque-là et s'arrête là, ou tu ne sais pas ce que je te demande, ou tu ne veux pas me le communiquer. Car *je répéterai toujours* que, pour celui qui n'a point

* *Second Alcibiade*, trad. littérale sur le texte grec et la version latine de Fuccin.

été exhorté à la vertu, tu es le plus précieux des hommes; mais pour celui qui l'est déjà, tu serais presque un obstacle à ce qu'il parvint au véritable but de la vertu, qui est le bonheur*.”

Voilà le dernier mot des œuvres de Platon et de la sagesse humaine la plus consommée: c'est une démission. Il fallait un plus grand maître. Il fallait la grâce de celui qui, non-seulement parle, mais qui *opère* au dedans de nous, et qui *change les cœurs*: ce qui ne peut être que le Maître des cœurs. Et cette belle déclaration de Platon s'élève à cette profession de foi, ou du moins de désir, en se reliant dans son *Second Alcibiade*, à cette *attente* de “Celui qui nous aime d'une affection singulière, et par qui seul nous serons non-seulement instruits, mais *rendus meilleurs*.”

C'est là le signe, le grand signe. “Une doctrine qui enfante des Saints (qui convertit), a dit Bossuet, est marquée d'un signe infallible de régénération.”—“Pour faire d'un homme un Saint, a très-bien dit Pascal, il faut que ce soit la Grâce; et qui en doute ne sait ce que c'est qu'un Saint et qu'un homme.”

VIII, A partir de Platon, en qui elle atteignit son plus haut sommet, la sagesse humaine ne fit que décroître. La première Académie, continuée quelque temps par son neveu Speusippe, fit bientôt place à la seconde. Celle-là doutait et chancelait par faiblesse naturelle: celle-ci tourna cette infirmité en système, et même en raffinement. Socrate avait dit: *Ce que je sais, c'est que je ne sais rien*. Arcésilas vint et dit: *Je ne puis même savoir que je ne sais rien*. Carnéade, chef de la troisième Académie, essaya il est vrai de la remettre sur le pied de l'ancienne, c'est-à-dire du *probabilisme*; mais ce fut un état factice et un effort désespéré. Cicéron, qui a honoré le plus cette dernière école, l'a fermée, en y inscrivant cette épitaphe, par laquelle il se relève à la véritable hauteur de Platon: *Facessant igitur omnes qui docere nihil possunt quo melius sapientiusque vivamus!* “Qu'ils s'en aillent donc tous ceux qui ne peuvent nous apprendre à devenir meilleurs et plus sages †.”

Les Anciens, eussent-ils possédé toute la vérité religieuse, auraient encore manqué de ce qui fait passer cette vérité en actes et en mœurs. Jésus-Christ lui-même, qui était la Vérité en personne, n'eût pas attiré tout à lui, s'il n'eût été pour nous non-seulement la Vérité, mais la Voie et la Vie. Or, la Voie et la Vie céleste manquaient absolument à la sagesse humaine. “Oh! que c'est bien autre chose, s'écriait S. Augustin,

* *Clytophon*, t. XIII, p. 47, 53.—Xénophon, dans ses *Mémorables*, fait évidemment allusion à ce jugement de Platon sur leur maître: “On a dit, on a même écrit qu'il avait bien le talent d'appeler les hommes à la vertu, mais qu'il n'avait pas celui de les en pénétrer.”

† *Hortensius*.

après avoir passé de celle-ci à Jésus-Christ, d'apercevoir de loin, du haut d'un roc sauvage, la Cité de la paix, sans pouvoir, quelque effort que l'on fasse, trouver une voie pour y arriver; ou bien de trouver cette voie, et sur cette voie un guide qui vous dirige et vous défende contre le brigandage de ceux qui voudraient vous arrêter *..”

Mais, disons-le une dernière fois, la vérité elle-même manquait aux anciens. Non qu'ils en fussent totalement dépourvus: nous avons vu le contraire; mais ils n'en étaient pas entièrement pourvus. Or, disait Cicéron, avec cette netteté d'esprit et cette raison toute romaine qui lui étaient propres, qu'importe de posséder à quelque degré la vérité, si on n'a la vérité totale? “Qui ignore que de plusieurs gens qui se noient et qui veulent se sauver, ceux qui approchent le plus de la surface de l'eau ne soient plus près de respirer que les autres? Cependant, comme ils ne peuvent pas plus respirer que ceux qui sont au fond, de même il ne sert à rien d'avoir fait quelque progrès dans la vérité; et ceux qui n'ont pas atteint le sommet ne sont pas moins misérables que ceux qui en sont le plus éloignés. De même aussi que les petits chiens qui sont sur le point de voir sont encore aussi aveugles que ceux qui ne font que de naître, ainsi Platon, lorsqu'il ne voyait pas encore la sagesse, était aussi aveugle des yeux de l'esprit que Phalaris lui-même †.”

Voilà l'état de la sagesse humaine décrit de sa propre main. Cicéron en souffrait. La juste exigence de son esprit le tenait en suspens entre tous les systèmes; “enviant le sort de ceux qui se cramponnent pour ainsi dire à la première secte qui s'offre à eux comme à un rocher sur lequel la tempête les aurait jetés ‡;” mais ne pouvant les imiter, quoique, disait-il, “j'atteste Jupiter et les dieux de la patrie que mon plus vif désir est de découvrir la vérité, et que j'y mets tout mon soin et tout mon zèle §!” Mais, pour arriver à cette vérité qui doit être unique, il me faudrait, dit-il, un *Guide unique*, entre tant de sages qui s'offrent à moi. Or, comment le discerner, s'il est vrai, comme on le dit, qu'*il n'appartient qu'à un sage de donner le titre de sage*? C'est là un cercle vicieux d'incertitude et d'ignorance dont la Sagesse même peut seule nous tirer: “C'est déjà une grande question pour nous autres hommes de discerner le moindre degré de vraisemblance; quant à la vérité, un Dieu seul peut la révéler.” *Quæ verisimillima, magna questio est: quæ vera sit, Deus aliquis viderit* ||.

Quand je rapproche cette véridique et humble déclaration des larges-

* *Confessions.*

† *De Finibus bonorum et malorum*, lib. IV, 23.

‡ *Académique*, I liv. II.

§ *Id.*, *ibid.*

|| *Tusculanes*, liv. I, § 11.

et sublimes essais de Cicéron dans ses traités *des Lois* et *de la République*, je pardonnerais à Erasme l'enthousiasme qui le porte à donner une place à ce grand homme dans le ciel chrétien.

IX. Le Stoïcisme, qui a joué un si grand personnage sous les empereurs, notamment dans Sénèque et dans Epictète, ferait-il après cela quelque illusion sur la force de l'âme humaine à se passer du secours divin ?

Mais déjà le Stoïcisme était tout imprégné de l'esprit nouveau. Tout le monde l'a remarqué avec M. Villemain. L'influence du Christianisme est manifeste dans les idées, dans les sentiments, et jusque dans la langue des stoïciens de cette époque. Puis, ce qui les sépare du Christianisme, les éloigne en même temps de la vraie sagesse, plus encore que n'en étaient éloignés les philosophes anciens : je veux dire cette bouffissure de sentences, vide de vertus réelles, ou plutôt pleine de misères morales, et cette fausse roideur de caractère qui cassait si souvent par le suicide, sans être moins souple aux vices les plus abjects. Les stoïciens étaient les pharisiens de la philosophie. Tel était Sénèque, qui faisait son examen de conscience tous les soirs, et dont la vie scandalisa le siècle même de Claude et de Néron. Il faut croire qu'il n'y avait que les fautes imperceptibles qu'il ne se passait pas, *Coulant le moucheron et avalant le chameau* * : au point d'entretenir une liaison criminelle avec Agrippine, de se livrer effrontément à un vice plus infâme et d'y engager Néron, de faire l'apologie du parricide commis par ce monstre sur cette même Agrippine, après l'avoir conseillé ; de flatter jusqu'à l'affranchi de Polybe, pour regagner les bonnes grâces *de sa divinité* Claude †, et de traîner plus tard ce même Claude aux gémonies, " parce qu'il ne pouvait plus lui faire du mal ‡ ; " de posséder dix-sept millions cinq cent mille drachmes, tout en déclamant contre les richesses, et cinq cents tables de bois de cèdre montées en ivoire, où il prenait de délicieux repas et sur lesquelles il écrivait contre la sensualité et contre le luxe.

Et maintenant, savez-vous comment Sénèque répondait au décri que lui attirait cette scandaleuse opposition entre sa vie et ses écrits ? Il l'étendait à toute la philosophie. " Il est vrai, disait-il, après avoir énuméré les reproches qu'on lui faisait, je ne suis point sage, et même, pour donner plus de pâture à la malveillance, je ne le serai point . . . Mais ce reproche, il est fait à Platon, fait à Epicure, fait à Zénon ; car tous ces philosophes disaient, non pas comme ils vivaient eux-mêmes, mais comment il fallait vivre . . . Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent ?

* Matth., XXIII, 24.

† Numen tuum, *Consolatio ad Polybium* XXIV.

‡ Diderot, qui avait voué une sorte de culte à Sénèque, le lâche à cet endroit et avec lui toute sa secte.

Ils font cependant beaucoup, par cela seul qu'ils le disent *." Peut-être ; s'ils ne se drapaient pas dans leur langage, s'ils ne s'enflaient pas de leur mérite, s'ils ne se tenaient pour dispensés de la vertu par son éloge, et s'ils ne se posaient pas en dieux dans un cloaque. Mais que voulez-vous d'un orgueil qui va jusqu'à dire : " On me persuadera plus facilement que l'ivrognerie est une vertu, qu'on ne me persuadera qu'elle ait été un vice dans Caton : *Facilius efficiet, quisquis objecerit, hoc crimen honestum, quam turpem Catonem † !*"

Un tel orgueil, il faut le dire, caractérise plus particulièrement le Stoïcisme des derniers temps, celle de toutes les sectes qui a le plus fastueusement parlé et le plus misérablement agi, et dont le manteau recouvre le plus de faiblesse et le plus de vide, comme si le Ciel eût voulu faire précéder immédiatement, pour la faire mieux ressortir, la grâce de la sanctification évangélique, du plus éclatant témoignage de notre impuissance. Un homme qui eût écrit sous le Christianisme comme Sénèque, eût été un Saint, et Sénèque n'a pas même été un homme : tant il y a de vertu divine dans le Christianisme, et tant est surhumaine l'entreprise que lui seul a réalisée, non pas seulement chez quelques philosophes, mais dans des multitudes de natures fragiles de toutes conditions !

La force de la vérité, dans le meilleur des stoïciens, lui a fait rendre les armes sur ce point.

" Nous ressemblons, dit Epictète, à ceux qui ont de grandes provisions, et qui demeurent maigres et décharnés, parce qu'ils ne s'en nourrissent point. Nous avons de beaux préceptes et de belles maximes ; mais c'est pour en discourir, et non pour les pratiquer ; nos actions démentent nos paroles. Nous ne sommes pas encore des hommes, et nous voulons jouer le rôle de philosophes !—Le fardeau est trop grand pour nous.—C'est comme si un homme qui n'aurait pas la force de porter un poids de deux livres, entreprenait de porter la pierre d'Ajax ‡."

La pierre d'Ajax ! elle était légère encore celle-là auprès de la *Pierre du Christ*, la pierre de la perfection évangélique ! Si le poids de la philosophie dépassait les forces de l'homme, combien plus celui de la sainteté chrétienne ! Et cependant le Christ a fait et fait toujours des légions de Saints, alors que le Portique se lamentait de n'avoir pu faire un seul stoïcien !

" Je vois bien des hommes, disait Epictète, qui débitent les maximes

* *De la vie heureuse*, § 18.

† *De Tranquillitate animi*, et Caton avait bien d'autres vices qui ne soutiendraient pas la lumière aujourd'hui !

‡ Epictète, *Nouveau Manuel*, XXIV.

des stoïciens, mais je ne vois point de stoïciens. Montre-moi donc un stoïcien. Je n'en demande qu'un. Un stoïcien; c'est-à-dire un homme qui dans la maladie soit heureux, qui dans le danger se trouve heureux, qui méprisé et calomnié se trouve heureux. Si tu ne peux me montrer ce stoïcien parfait et achevé, montre-m'en un commencé. N'envie point à un vieillard comme moi ce grand spectacle dont j'avoue que je n'ai encore pu jouir*."

Ce grand spectacle commençait dans la personne des Martyrs chrétiens, sous les yeux mêmes d'Epictète: *Spectaculum facti sumus mundo* †. Il en était confondu et dépité sans le comprendre. Il y concourait même, aveugle qu'il était, par le mépris et la calomnie dont il chargeait lui aussi les Galiléens :

"La folie et la coutume, disait-il, ont pu porter les Galiléens à braver les satellites et le glaive des tyrans, assurés qu'ils sont d'avoir Dieu pour libérateur, et la raison et la démonstration ne pourront le faire ‡. . . !"

Eh ! oui, la folie devait faire ce que n'avait pu la raison ; mais la folie du Christ, qui est la sagesse et la vertu même de Dieu, comme répondait S. Paul aux Epictètes : "Parce que ce qui est folie de Dieu est plus sage que toute la sagesse des hommes, et ce qui est infirmité de Dieu plus fort que toutes leurs forces ; et parce qu'il a plu à Dieu de confondre la fausse sagesse par la fausse folie en sauvant le genre humain par cette folie-là : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam, quia quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei fortius est hominibus, et placuit Deo per stultitiam nos salvos facere* §."

La démonstration de la vérité et de la nécessité du Christianisme est-elle assez complète ! la raison de croire à sa divinité assez établie ? Il me le semble ; et ceux qui, sans méconnaître les témoignages surabondants qui remplissent les temps modernes, auraient été portés à leur opposer les temps anciens, doivent être revenus de la conception qu'ils s'étaient faite.

Toute l'Antiquité païenne, par tout ce qu'elle a de vrai, de bon, de beau, de grand, de pur, témoigne de la vérité traditionnelle ou innée du Christianisme ;—et par toutes ses impuissances à réaliser ses conceptions et ses sentiments, par ses écarts déplorables, par ses erreurs inouïes, par sa corruption monstrueuse, par ses gloires même comme par ses hontes, elle ne témoigne pas moins de la nécessité du Christianisme et de la divinité de cette intervention.

* *Nouveau Manuel*, XLIX

† Aux Corinthiens, IV, 9.

‡ *Arien*, liv. VII, chap. IV.

§ Aux Corinth., I, 21, 24, 25.—"Les philosophes ! dit Pascal, ils étonnent le commun des hommes ; les chrétiens ! ils étonnent les philosophes."

Double témoignage de cette divinité qui, loin d'être affaibli par cette dualité, se renforce réciproquement dans ses deux branches. Combien, en effet, les témoignages de vérité que l'intelligence et la conscience humaine rendent au Christianisme chez les Anciens sont-ils profonds et enracinés dans notre nature, pour s'être produits et maintenus au sein de tant d'erreur et de corruption!—Et combien, par contre, cette erreur et cette corruption étaient-elles humainement incurables, et réclamaient-elles un secours divin, pour n'avoir pu être corrigées par ces nobles et généreux efforts de la conscience humaine!

Toute l'Antiquité rend ainsi les armes à Jésus-Christ : toutes ses écoles, toutes ses philosophies, toutes ses gloires viennent s'incliner devant la céleste philosophie de la Croix, viennent se mesurer non plus à la *Pierre d'Ajax*, mais à la *Pierre du Christ*, comme nous le disions, pour y subir l'épreuve, la double épreuve de leur valeur et de leur impuissance.

“ Voyons, qu'ils parlent encore, ces superbes, disait magnifiquement S. Augustin aux survivants du paganisme, et pouvons-nous le dire à leurs revenants, ne se sentent-ils pas vaincus par le nombre, vaincus par les masses, tout le monde civilisé louant, du levant au couchant, le nom du Seigneur ? Que prétend encore cette poignée d'ergoteurs ? *Ils sont juges parmi les impies*. Mais qu'importe ? observez ce qui suit : *Leurs juges sont absorbés auprès de la pierre*. Quelle pierre ? Et *la pierre c'était le Christ* (I Cor. VIII, 5). Ils sont absorbés auprès de la pierre : *auprès*, c'est-à-dire mesurés, ces juges, ces grands, ces puissants, ces doctes génies : ils sont appelés *leurs juges*, comme juges des mœurs et promulguant des sentences. Aristote a dit ceci : “ Mesure-le à la pierre, et il y est absorbé.” Quel est cet Aristote ? Qu'il m'entende, dit le Christ, et au fond des enfers, qu'il tremble. Pythagore a dit cela, Platon encore a dit cela. Mesure-les, mesure-les à la pierre : compare leur autorité philosophique à l'autorité évangélique, compare ces enflés au Crucifié. Nous leur disons : Vous avez écrit vos maximes dans les cœurs superbes ; Lui, il a planté sa croix dans les cœurs des rois. Il est mort, et il est ressuscité ; vous êtes morts, vous autres, et je ne veux pas rechercher dans quel état vous ressusciterez. Donc, *ils ont été absorbés auprès de la pierre*. Ils paraissent dire quelque chose tant qu'ils n'y sont pas mesurés. Que s'il arrive à quelqu'un d'entre eux d'avoir dit ce qu'a dit le Christ, c'est une raison de l'en féliciter, mais non de le suivre.—Mais il l'a dit le premier avant le Christ.—A ce compte-là, si quelqu'un dit vrai, il est donc avant la Vérité ? O homme ! observe le Christ, non par rapport au temps où il est venu, mais par rapport à celui où il t'a fait. Le malade, lui aussi, peut dire : “ Mais je suis tombé malade avant que le médecin vint.”—En effet, c'est pour cela même que le médecin est venu après, parce que auparavant tu étais tombé.

“ O Dieu ! ” devons-nous donc conclure avec Montaigne, qui cependant était bien épris des anciens, “ quelle obligation n’avons-nous pas à la bénignité de notre souverain Créateur, pour avoir dénié notre créance de ces vagabondes et arbitraires dévotions, et l’avoir logée sur l’éternelle base de sa sainte parole ! ”

Auguste NICOLAS.

FIN.

PRIERE D'UN PERE POUR SA FILLE.

Vous savez, Vierge sainte, en quelle heure cruelle
Mes pleurs vous consacraient cette enfant de douleurs ;
Mère des affligés, prenez-la sous votre aile,
Gardez-là sous l’abri de vos blanches couleurs.
Qu’au pied de vos autels cette humble fleur exhale
Le pur et doux parfum de ses jeunes vertus,
Et qu’en l’amour du Christ ce cœur naïf égale
L’ange et le séraphin de candeur revêtus.
Marie, ayez pitié de l’enfant innocente,
Et lorsque son regard cherche sa mère absente,
Vierge sainte, daignez la lui montrer au ciel !
A moi seul les chagrins, à moi la coupe amère,
Mais donnez à ma fille et le lait et le miel,
Donnez-lui le bonheur que n’a pas eu sa mère !

CHARLES DE NUGENT.

* * * Si l’on mettait toujours à comprendre le temps que l’on met à paraître avoir compris, et à écouter le temps où l’on ne songe qu’à répondre, tout le monde n’y trouverait-il pas son compte ?

* * * Notre vanité est sans cesse l’ennemie de notre amour-propre.

* * * La Providence a voulu que toutes les vertus naissent de nos véritables besoins, et tous les vices de nos besoins factices.

* * * A force d’agir comme on devait penser, on finit par penser comme on doit agir.

* * * La plus dangereuse des flatteries est l’infériorité de ce qui nous entoure.

LAMARTINE.

(Voir pages 377 et 476.)

I

Si, quelques mois avant cette publication des *Girondins* qui prit au milieu de nous les proportions d'un événement national, on s'était posé cette question : " Quels seront les qualités et les défauts de Lamartine historien ? . . ." il nous semble qu'il n'eût pas été difficile d'y répondre avec une justesse prophétique. D'après toutes les œuvres de ce poète, qui, tout à coup et sans préparation, abordait le récit d'une des périodes les plus difficiles de notre histoire, on pouvait craindre avec quelque raison que l'imagination ne dominât chez lui ce bon sens équitable, cette érudition froide, cette indignation tranquille, toutes ces qualités nécessaires à l'historien. Comment ce rêveur platonique, cet ami des clairs de lune et des lacs limpides, cet habitant des sommets, consentirait-il à descendre de ses belles hauteurs jusque dans les villes bruyantes et ensanglantées par les guerres civiles ? Habitué à converser avec la nature, avec la mer et avec le ciel bleu, saurait-il bien remonter aux sources des événements les plus compliqués d'une époque à la fois corrompue et barbare ? Lui qui possédait si bien la synthèse du monde naturel, pourrait-il descendre assez profondément dans le détail, dans l'analyse du monde politique ? L'enthousiasme, dans cette âme ardente, allait-il faire soudain la place libre à la critique ? Rien n'était moins probable.

Les *Girondins* parurent. Je ne pense pas que jamais livre ait été salué avec plus d'acclamations. Ce fut dans toute la France un long cri de surprise. Quelques années auparavant, Lamartine avait tourné le dos aux gouvernements d'alors, et l'avait fait d'une façon aussi grandiose que soudaine. On se rappelle l'admirable discours dans lequel il expliqua les motifs de ce changement de front : il commença cette harangue d'un ton modeste et, pour ainsi dire, en ami de la dynastie et même du Ministère ; il la termina d'un ton presque terrible, en ennemi fougueux, en adversaire irréconciliable. On ne s'était pas attendu à cette conversion quelque peu rapide, et chaque phrase, chaque mot de ce discours étonnant avaient une portée formidable. L'auditoire était haletant et suivait l'orateur avec un regard ému,

durant ce long trajet qui le conduisit. . . à la Gauche. Ce jour-là, le grand poète s'était fait grand orateur et avait réveillé tout son pays qui dormait. Eh bien ! les *Girondins* produisirent un effet plus profond, plus vif, plus universel encore.

Personne n'avait jamais compris l'histoire et ne l'avait jamais écrite de la sorte. Imaginez toute une suite de tableaux passionnés, de dialogues ardents, de drames rapides ; imaginez un style ample, poétique, coloré ; imaginez surtout un historien qui se met en la place vivente de chacun de ses personnages, qui accepte pour un moment leur point de vue, leurs passions, leurs intérêts, leur vie, et qui les fait penser, parler, agir comme si c'était lui qui pensait, agissait et parlait. Et n'oubliez pas que le sujet du livre n'est rien moins que l'histoire de la Révolution française !!

Vous savez qu'au théâtre chacun des acteurs doit s'identifier avec son personnage et se pénétrer de la vie de son rôle. M. de Lamartine, dans ses *Girondins*, a réalisé ce terrible programme en s'identifiant tour à tour avec tous les personnages de ce grand drame de la Révolution. Oui, il a été successivement tigre avec Robespierre, hyène avec Marat, agneau avec Louis XVI. Il a été fier, incertain, impolitique et imprévoyant avec les Girondins ; rusé, exalté, fanatique et sanglant avec la Commune ; colère avec Danton, éloquent avec Vergniaud, sublime avec la Reine, résigné avec Madame Elisabeth, cynique avec leurs bourreaux. C'est lui qui joue au naturel tous ces rôles, et l'on se demande comment il a pu résister à la fatigue de tant de créations si complexes et si douloureuses.

Il va plus loin : il descend dans l'âme de ses héros, la fait parler et nous rapporte ce langage. Il devine les pensées les plus secrètes. On croirait vraiment qu'il a été le compagnon de prison de tous les infortunés dont il nous raconte l'histoire ; qu'il lui a été donné d'assister de près à toutes les heures de leur angoisse, et de sténographier en quelque sorte les paroles que ces malheureux prononçaient à voix basse, . . . ou ne prononçaient point du tout. Les monologues ne coûtent rien à M. de Lamartine. Il vous dira qu'à tel moment le Roi devait penser à telle chose, et entrera dans le détail de cette pensée probable. C'est puissamment animé, c'est extraordinairement attachant, c'est vivant ; mais est-ce bien là de l'histoire ?

Nous ne le pensons pas.

Les *Girondins* sont un roman historique. C'est le plus historique de tous les romans, je le veux bien, mais ce n'est pas une histoire dans la vrai force de ce terme.

Sachez qu'un historien véritablement digne de ce nom devrait, à bien prendre les choses, annoter chaque phrase, j'allais dire chaque mot

de son livre ; sachez que son devoir strict serait de signaler lucidement à ses lecteurs la source où il a puisé le moindre de ses moindres faits. Or, il convient que tout s'appuie sur le témoignage de témoins oculaires, de témoins sûrs et, autant que possible, nombreux. Il nous faut des documents irrécusables, des pièces d'archives dont l'authenticité soit mathématique, des preuves dont le tribunal le plus sévère se montre rigoureusement satisfait. " Une suite de faits bien prouvés," voilà brutalement ce que doit être l'histoire. Les *Girondins* ne satisfont pas à ce programme. A tout instant l'auteur des *Méditations* s'y livre à des hypothèses fort touchantes sans doute, mais qui enfin n'ont rien de concluant. Il jette mille perles sur l'austère tissu de l'histoire. Ce sont des ornements, des embellissements inattendus, des accessoires délicieux, des tableaux de genre, des paysages qui nous séduisent à pleurer ou qui nous ravissent jusqu'au fond de l'âme. Mais ne cherchez point de notes au bas des pages : tout cela ne se pourrait prouver, et est sorti en grande partie de l'imagination du poète, et non pas du portefeuille de l'historien.

Rien n'est plus dangereux qu'une telle façon d'écrire l'histoire. Car enfin M. de Lamartine, avec l'œil perçant de son génie, voyait juste le plus souvent. Mais ses élèves allaient se lancer après lui, sans génie et sans frein, dans l'hypothèse et dans les récits agrémentés. Donnez-leur un fait historique, un petit fait : ils le délaieront en dix pages qui, au premier abord, paraîtront historiques, elles aussi. Il faut, il faut faire la guerre à ce système, qui compromet l'intégrité de la vérité et la dignité de la science.

Ce n'est pas là, toutefois, le seul défaut des *Girondins*. Il en est un autre qui a été remarqué avant nous. Quand M. de Lamartine mit la main à la plume et commença son livre, il avait en politique des idées quelque peu vagues. Était-il républicain ? peut-être. Allait-il jusqu'à désirer avec ses héros je ne sais quelle fédération périlleuse et contraire au génie de la nation ? on pourrait le craindre. Était-il Jacobin ? on ne saurait l'affirmer, bien qu'il ait peint certains jacobins avec des couleurs agréables. Avait-il étudié solidement tous les systèmes démocratiques qui se trouvaient en présence dans cet effroyable tohu-bohu de la Révolution victorieuse ? Il est permis d'en douter. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les huit volumes des *Girondins*, toutes les opinions sont tour-à-tour accueillies avec un sourire presque approbateur, et que l'historien ne se détermine bien nettement en faveur d'aucune. En vérité le poète se révèle à chaque page ; le poète, être mobile, qui se passionne successivement pour toutes les couleurs, pour toutes les physionomies, pour tous les paysages ; pour tous les héros, même factices ; pour toutes les vertus, même fausses. M. de Lamartine

raconte-t-il la mort de Louis XVI ? il inonde ses lecteurs de larmes presque légitimistes. Raconte-t-il la mort des Girondins, qui avaient été en partie régicides ? c'est une nouvelle effusion de pleurs aussi chauds et aussi sincères. Oui, certainement, aussi sincères. Le poète est ainsi fait : il ne peut assister à une douleur sans être ému, et ne se demande pas si cette douleur est une expiation sublime ou un châtement mérité.....Mais en histoire il serait peut-être bon d'être historien, et non pas poète.

Bref, ce qui a manqué à M. de Lamartine, c'est le sens de l'indignation, et c'est aussi une conviction raisonnée, forte, inébranlable. Il a justement encouru, au point de vue politique, le reproche que nous lui adressons tout à l'heure au point de vue religieux. Il n'avait point voulu être nettement catholique, et avait choisi je ne sais quelle religion nuageuse et plus qu'à moitié naturaliste. Il ne voulut pas davantage se décider en matière de république. Les *Girondins* ont amené en partie la révolution de 1848 ; mais était-ce bien là le but que s'était proposé l'auteur, et a-t-il été satisfait de son œuvre ?

II.

De l'histoire au roman, la transition est facile . . . chez M. de Lamartine. Mais le roman n'engage pas, au même degré que l'histoire, la responsabilité d'un écrivain, et sa plume y a plus de libertés. *Jocelyn* n'était d'ailleurs, par certains côtés, qu'un roman où s'étaient révélées les plus précieuses qualités littéraires ; c'était un roman épique. Il était facile de prévoir que le jour où M. de Lamartine aborderait le Roman avec sa belle et large prose, avec son sentiment profond de la nature, avec sa sensibilité passionnée, il lui serait aisé d'y trouver l'occasion de quelques nouveaux chefs-d'œuvres. Sans doute il n'avait pas ce regard inquisiteur de Balzac, ces yeux qui étaient si bien faits pour découvrir jusque dans le coin le plus caché de l'âme les penchants, les instincts, les désirs les plus inavoués. Mais Lamartine voyait ce que Balzac ne voyait pas : le Bien. Son âme, malgré tant de fautes était en pente vers tout ce qui était grand et noble. Dans ses futurs romans on pouvait craindre les rêves trop nuageux et les descriptions trop longues ; mais, à coup sûr, on n'avait à y redouter rien de bas : à moins toutefois que certain orgueil, certain désir de s'étaler dans ses œuvres et d'y faire des confidences au public, ne dominât encore M. de Lamartine et ne lui arrachât quelques indiscretions sans délicatesse.

Ce fut, par malheur, ce qui arriva dans cette *Graziella*, où beaucoup des admirateurs de M. de Lamartine veulent voir son chef-d'œuvre, mais où les chrétiens, juges plus difficiles, voient avant tout une

révélation de son égoïsme. Certes, les beautés les plus vraies abondent dans *Graziella*. Cette vie de pauvres pêcheurs napolitains sur la côte de Procida ; cette beauté naïve d'une jeune fille qui s'ignore ; cette piété sincère et ardente ; cette arrivée de deux étrangers, de deux hôtes au foyer de ces braves gens ; cet amour naissant de Graziella pour l'auteur même de tout ce récit indiscret ; cet amour partagé qui s'échauffe et grandit sans se connaître ; cette tempête qui ruine en un jour toute la fortune de ces malheureux ; cette charité qui répare tant de ruines avec une modestie et un tact charmants ; cette reconnaissance de la jeune fille qui s'ajoute à son amour, et le complique au point de le rendre tout à fait inguérissable ; toutes ces choses, toutes ces scènes sont merveilleusement rendues. On n'a jamais écrit rien de plus simplement émouvant. Puis, quels paysages ! Non, jamais, avec des mots, on ne s'est approché si près des œuvres du pinceau. Lamartine, en une page, décrit un site avec mille tons harmonieusement fondus, et il en résulte, sous les yeux du lecteur, quelque chose de plus animé, de plus complet que les chefs-d'œuvre du Poussin, quelque chose de plus grand et de plus majestueux que les toiles des Troyon et des Corot. Le poète n'a plus le vers qui le gêne dans son essor ; il a conquis cette bonne liberté de la prose, et la nature toute entière entre aisément dans ses descriptions élargies. Ce n'est pas tout : les nuances les plus fines sont rigoureusement observées, et il y a dans ces vastes paysages de petits coins charmants où le pinceau est d'une subtilité, d'une délicatesse infinies. Pourquoi faut-il que le dénouement de cette œuvre nous fasse une loi de la juger sévèrement ? Cet abandon de la pauvre Graziella par celui qui s'était trop aisément laissé aimer et qui avait imprudemment encouragé un amour dont il ne pouvait couronner le désir ; cette fuite précipitée, ce désespoir de la jeune fille, cette poursuite ardente, cette mort prématurée, ces dernières pages, tout cela nous laisse triste et presque morose. Il faut donc nous résigner à ne nous laisser charmer que par quelques pages de ce livre inégal ; qu'à lire et à relire cet épisode immortel de la tempête, et à trouver dans ces beautés de premier ordre quelques circonstances atténuantes pour pardonner plus aisément à l'égoïsme du poète.

Mais dans *Geneviève* nous n'aurons à formuler aucune de ces réserves qu'un chrétien serait coupable de ne pas rendre publiques. *Geneviève* est le meilleur roman de Lamartine ; c'est une des œuvres les plus remarquables de notre temps. Qu'elle ait eu moins de succès que *Graziella*, qu'elle n'ait pas encore conquis l'immense popularité dont elle est vraiment digne, qu'elle ne soit pas connue ni aimée du peuple auquel elle s'adresse, c'est ce que nous n'ignorons pas. Mais l'insuccès d'une belle œuvre ne doit pas modifier le jugement d'un chrétien, et ne modifiera pas le nôtre.

Geneviève est une pauvre fille de campagne qui s'élève par degrés aux plus héroïques vertus, aux dévouements les plus sublimes. Tout d'abord, cette servante-née est, comme dit le poète, "la troisième main" de sa mère infirme; puis, elle se fait, avec un amour qui ne sera jamais dignement payé, la servante assidue de sa petite sœur Josette. Cependant, tant de services désintéressés n'ont pas altéré sa jeunesse ni compromis sa beauté. Elle est pâle seulement, mais encore toute charmante au milieu de son rude service et de son ineffable dévouement. Tant de vertus cachées jettent d'ailleurs un certain rayonnement autour d'elle; on parle de Geneviève dans tout le pays; on l'entoure d'estime et presque de respect. Il est quelqu'un qui l'aime par dessus tous, et qui le fait savoir; c'est Cyprien. Noble et simple amour, qui ne scandalisera aucun lecteur chrétien..., à moins qu'il n'y ait encore quelques jansénistes hypocrites et lugubres qui ne permettent pas au sourire d'un jeune homme de rencontrer le sourire d'une jeune fille, et qui nous défendent, sous les peines les plus sévères, de trouver doux ce sourire, de l'aimer, de désirer enfin que nos jours soient éclairés par un pur visage chastement aimé. Quant à nous, nous ne partagerons jamais ce rigorisme absurde autant que périlleux, et nous approuverons très simplement l'amour de Geneviève et de Cyprien. Ah! ce n'est pas là qu'est le danger de l'heure présente.

D'ailleurs, qu'ils se rassurent, tous ceux qu'un chaste amour pourrait encore épouvanter. Cyprien n'épousera point Geneviève; cette affection ne sera point couronnée. La pauvre "servante-née" ne peut se résigner à quitter sa petite sœur, que les mains mourantes de sa mère ont solennellement confiée à sa garde maternelle. Non, elle ne l'abandonnera point. Et c'est en vain que l'amour chante en son cœur, c'est en vain qu'elle voit passer sous les yeux de son imagination ravie la maison de Cyprien qui l'attend, et Cyprien lui-même qui lui tend les bras. . . Le devoir l'attache et la retient. O dévouement, o sacrifice admirable, pourras-tu jamais être surpassé ici-bas? Oui, tu le seras, et c'est la pauvre Geneviève qui trouvera encore le secret de faire pâlir tant de vertus par l'éclat d'une vertu mille fois supérieure. Le bruit se répand un jour qu'une pauvre femme de son pays est accusée de je ne sais quel délit; qu'elle est emprisonnée; qu'elle est déshonorée. Geneviève l'apprend, et soudain (je pleure à chaudes larmes en racontant cette histoire) se déclare coupable et se fait jeter en prison à la place de la pauvre vieille. Oui, elle sent qu'elle se perd à jamais dans l'estime de Cyprien; qu'elle manque aux douces promesses dont elle avait lié le cœur de ce cher fiancé; qu'il lui faut renoncer pour toujours à tant de bonheur, à ce sourire, à ces tendresses saintes, à ces enchantements légitimes. . . N'importe; elle détourne les yeux et accomplit son sacrifice. O charité, charité divine!

Quelque temps après Cyprien épousait une autre femme, et un peu plus tard Geneviève sortait de prison demi-nue et mendiant son pain. Hélas ! elle n'avait pas encore bu le plus amer de son calice, et nous ne nous attendions guère au dénouement de ce récit. Laissez-moi, laissez-moi vous en achever le résumé. Vous voyez bien que je ne suis pas de force à m'arrêter sur ce chemin.

Un jour, Geneviève, la pauvre fille, la mendicante, est saisie dans les montagnes par un épouvantable ouragan ; elle roule dans la neige, blême de froid et de peur. Elle va mourir là, elle va mourir abandonnée, lorsque tout à coup, ô bonheur ! elle entend le mugissement lent et sourd d'une vache "à laquelle répondit le chant d'un coq endormi qui chantait sans doute en rêve, ou bien qui prenait la lueur d'une étoile pour un premier rayon du matin." Tout près de là était une étable : la pauvre *ose* y entrer, elle s'y blottit dans la paille chaude, elle y sent de nouveau son sang courir, elle y revient à la vie ! "Je me sentais, dit-elle, comme dans une crèche que le bon Dieu m'aurait bâtie sur les cimes des montagnes, semblable à celle où la sainte Vierge s'était réfugiée de son temps en allant en Egypte. Cette mémoire, qui me revint en l'esprit dans ce moment, m'enleva toute l'humiliation de mendier la moitié de sa place à une bête. Je me dis : "Tiens ! puisque la servante de Dieu n'a pas eu honte d'une étable, de quoi donc aurais-tu honte, toi ?" Et je finis par m'endormir tranquillement aux derniers coups du vent qui faisait battre les volets de l'écurie et du grésil qui tintait contre les vitres." Hélas ! quel réveil !

Geneviève, sans le savoir, s'était réfugiée dans la propre maison de Cyprien, de ce fiancé qu'elle avait *trahi*, de celui qu'elle avait tant aimé, et qui. . . mais maintenant il était l'époux d'une autre. Qu'allait-il dire en la voyant dans cet état de misère extrême et de dénuement honteux ? Qu'allait dire la jeune femme ? "O mon bon ange, s'écrie la malheureuse, couvrez-moi de vos ailes, rendez-moi invisible et dérobez ma misère et mon humiliation à celle qui jouit justement de la richesse, de la bonne renommée et du bonheur que j'ai eus sous la main. . ." Mais elle entend des pas : c'est la jeune ménagère, c'est la femme de Cyprien qui vient traire les vaches. Geneviève va être découverte, elle l'est en effet ; elle apparaît sous ses haillons aux yeux de celle dont elle pourrait tenir la place. Cyprien lui-même lui apparaît, toute la maison l'entoure, on la considère, on la reconnaît, et elle pense mourir de honte sous tant de regards accusateurs. Ah ! c'en est trop, et il est temps, n'est-il pas vrai, que justice se fasse ? . . . Un cri retentit dans l'étable : c'est la vieille femme que Geneviève a sauvée de la prison. . . ; mais non, les larmes m'étouffent presque, et je préfère céder la parole au grand romancier ou plutôt à Geneviève elle-même. . .

“Geneviève! s'écria une voix qui me tinta dans les oreilles comme si ç'avait été celle de mon baptême ou de ma première communion. Geneviève! Quoi! cette fille nue et mendicante qui grelotte à vos genoux, c'est Geneviève? . . . Ah! vous devriez être aux siens.”

En disant cela, elle fendit précipitamment le groupe des trois femmes, du vieillard et de Cyprien pour me prendre dans ses bras: “Ah! bien, je n'en rougis pas, d'elle, moi,” qu'elle ajouta.

Je levai la tête, j'ouvris les yeux à cette voix et à ce mouvement, et, à travers mes larmes qui m'aveuglaient, je reconnus, qui? vous ne le diriez pas en cent mille!

La mère Bélan, de Voiron! celle que j'avais retirée de prison en y entrant à sa place!

La mère Bélan me releva et m'embrassa au moins vingt fois devant tout ce monde étonné, comme si j'avais été quelque chose. Je lui fis signe de se taire et de me laisser passer pour ce que je n'étais pas.

“Eh bien! c'est trop fort!” qu'elle s'écria en frappant du pied sur le plancher des vaches et en mettant ses deux mains sur ses hanches pour regarder le père et la mère, qui faisaient avec les lèvres des airs de dégoût: “Non, c'est plus fort que moi! j'aime mieux manquer à ma parole que de la tenir pour laisser condamner et avilir une innocente!!

“Je dirai tout une fois dans ma vie,” qu'elle fit comme en s'impatientant. “Eh bien! vous'autres,” leur dit-elle, “savez-vous qui vous injuriez, qui vous méprisez?” Ils se turent.

“Non! . . . Eh bien! je vas vous le dire, et ça vous apprendra à parler sans savoir.”

Alors, malgré tout ce que je pus faire, elle leur raconta tout. . . . “Et voyez,” ajouta-t-elle en me faisant taire forcément quand je voulus l'arrêter et la contredire, “voyez! la voilà encore qui voudrait être avilie et méprisée devant vous, et qui souffre la misère, la honte, la faim et le froid plutôt que de réclamer ce qui lui revient: sa réputation et sa vertu!

“Ce que j'ai dit est dit,” ajouta-t-elle en finissant; puis elle m'embrassa encore en pleurant, et elle me dit: “Mam'selle Geneviève, pardonnez-moi ici-bas; je suis sûre que votre pauvre sœur défunte me pardonne dans le paradis. Si ces gens-là ne veulent pas vous rendre justice, venez chez moi, je vous prendrai comme ma fille et je me glorifierai devant tout Voiron de partager mon lit et mon pain avec la plus honnête et la plus pure fille du pays.”

Personne ne disait rien, et tout le monde pleurait. Cyprien se mit à genoux avec sa femme à sa place: “Pardonnez-moi me dit-il, de vous avoir méconnue, mam'selle Geneviève; c'est vous qui l'avez voulu.

Quelque chose me disait qu'il devait y avoir un mystère là-dessous . . . Nous n'y avons pas vu clair avant le jour d'aujourd'hui. Mais v'là ma femme qui vous aimera bien, et ma mère et mon père qui vous traiteront comme une fille retrouvée."

Et c'est ainsi que je devins servante, et servante de bon cœur, dans la maison où j'avais dû être maîtresse; mais sans rancune, en me souvenant avec plaisir que j'avais aimé Cyprien, et en aimant encore mieux sa femme à cause de lui.

En achevant cette citation, qu'aucun de nos lecteurs n'aura trouvée trop longue, nous le demandons à la bonne foi, à l'impartialité de tous dépréciateurs littéraires de notre temps: Y a-t-il dans tout le XVII^e siècle une page aussi naturelle, aussi simple, aussi puissante que celle-là? Vous étonnerez-vous que nous préférions une littérature qui va ainsi jusqu'au fond du cœur humain et qui ouvre les sources de nos pleurs? Essayez, en regard de cette page émouvante, sublime, essayez de placer une page de Boileau, de Racine, de La Bruyère, de Pascal même et de Bossuet; vous n'y sentirez pas frémir la même simplicité de vie. Le siècle de Louis XIV nous élève et nous grandit, mais ne nous remue point et ne nous fait pas pleurer les meilleures de nos larmes. Nous ne voulons pas parler du siècle de Voltaire. Tentez, tentez, après avoir lu *Geneviève*, de relire cette pastorale prétentieuse et fausse, ce *Paul et Virginie* que tant d'entendements bourgeois considèrent encore comme un chef-d'œuvre de naturel; vous ne le pourrez pas, vous rejetterez le livre. . . et Bernardin de Saint-Pierre vous produira l'effet de Florian.

III.

Encore une remarque. Il existe parmi nous, je le sais, des ennemis déclarés du roman qui se voilent la face à ce seul nom, et qui se mettent les poings dans les yeux pour ne pas lire le seul titre d'une de ces œuvres pernicieuses et maudites. Nous nous adressons aussi à ceux-là, et leur demandons, tout frémissant d'émotion, s'ils pensent que la lecture de *Geneviève* présente réellement autant de périls; si ce n'est point là un bon, un excellent livre; si le genre même auquel cette œuvre appartient est un genre nécessairement détestable et que les chrétiens doivent nécessairement proscrire de leur bibliothèque et de leur estime. Il serait temps cependant d'en finir avec ces fadaïses. *Geneviève*, d'ailleurs, est une œuvre chrétienne, et nous sommes heureux de le rappeler à M. de Lamartine lui-même. Si ces pages simples nous passionnent si sainement et nous remuent jusqu'aux larmes, c'est qu'elles sont profondément catholiques. Où l'auteur des

Méditations a-t-il pris le type de sa servante volontaire ? Où a-t-il trouvé le modèle de Geneviève et l'idée même de ces sacrifices presque surnaturels ? Ah ! il le sait bien : c'est dans le saint Evangile, c'est dans la sainte Eglise. Est-ce que les anciens, est-ce que le grand Platon lui-même et Sénèque auraient pu seulement imaginer une Geneviève ? Est-ce que cette antiquité si vantée aurait trouvé cette "prière d'une servante" qu'on ne peut lire sans un véritable recueillement, et par laquelle nous voulons achever cette étude de Lamartine considéré comme romancier ?

" Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu ; car la vie n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcés de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

" Nous sommes de toutes les maisons, et toutes les maisons peuvent nous fermer leurs portes : nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères. . . Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mères, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus ; voilà le sort des servantes devant vous. Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état ; et, après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du Maître parfait."

Il nous reste à étudier M. de Lamartine comme philosophe.

IV.

Nous avons signalé le *Tuilleur de pierres de Saint-Point* comme l'œuvre où notre poète a le plus exactement condensé toute sa philosophie. Mais à Dieu ne plaise que, par l'effet d'un séparatisme ridicule, nous nous imaginions que la philosophie se rencontre uniquement dans quelques livres spéciaux, dans certains *Manuels*, dans certains *Traités*. Non, non, elle éclate partout ; elle se fait jour dans une *Harmonie*, dans une *Méditation*, dans une ode, aussi bien que dans un chapitre

d'Aristote et de saint Thomas. Elle ne connaît pas de barrière ; comme la lumière, elle envahit, éclaire et pénètre tout. Toute l'œuvre de M. de Lamartine, depuis ses premières *Méditations* jusqu'à la dernière livraison de son *Cours familier de littérature*, est imprégnée de philosophie. . .

Dans les discours de Lamartine, cette philosophie se reconnaît aisément et règne. L'auteur des *Méditations* a été un grand orateur, bien que cette vocation presque inattendue se soit révélée assez tard dans le cours de cette vie plus agitée que remplie. Dans cette éloquence, d'ailleurs, on retrouve toutes les qualités auxquelles nous avons déjà rendu si volontiers un si complet hommage. La phrase est ample, le style est imagé, le développement oratoire est majestueux et peut-être un peu long, la pensée toujours élevée, mais parfois trop tendue et légèrement guindée. Rarement l'orateur va jusqu'à la déclamation, mais il n'en est pas éloigné, et l'on sent trop ce périlleux voisinage. Nous avons fait allusion à ce fameux discours où, devant la Chambre des Députés, il exposa les motifs de sa conversion politique. C'est le plus célèbre de ses discours, ce n'est peut-être pas le meilleur. On se souvient encore de celui qu'il prononça à la même tribune pour défendre contre l'envahissement des mathématiques les nobles lettres et les arts, attaqués par Arago. Dans son fameux "Discours aux Jardiniers," il se montre spirituel et fin, et c'est chez lui une bonne fortune assez rare pour qu'il soit nécessaire de la mentionner en passant. Le plus beau de ses mouvements oratoires est une rencontre, une improvisation ; on sait ce qu'au milieu des menaces et des hurlements de 1848, répondit l'auteur des *Girondins* à ceux qui voulaient arborer une loque rouge au bout de leurs piques : "Le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple en 91, en 93 ; et le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie." On a pu critiquer ces paroles, d'où toute rhétorique n'est pas absente ; mais ceux qui les critiquent si dédaigneusement, les auraient-ils trouvées dans le terrible instant où elles furent prononcées ?

Depuis plus de dix ans, Lamartine s'est fait critique littéraire dans son *Cours familier*, et il s'est promis d'y exposer toute la philosophie de l'art. Déjà il a étudié, dans une longue galerie de portraits, les plus grandes figures de toutes les époques et de toutes les civilisations. Il a mis sans doute dans ces portraits la marque incontestable de son génie ; il y a mis surtout ce sens du *sursum* qui est un des caractères de son intelligence. Mais la critique demande certaines qualités de second ordre que Lamartine n'a jamais possédées et ne possédera

jamais. Il y faut une finesse, une ténuité d'esprit, un sentiment des nuances qu'un vrai poète ne saurait connaître. Lisez les *Couseris* de Sainte-Beuve : vous vous apercevrez aisément que ce poète, l'auteur de *Volupté*, est mort depuis longtemps ; vous y verrez en action un véritable critique, lorgnant tout, dépêçant tout avec son regard, analysant toujours et analysant encore. Sainte-Beuve s'imaginerait tomber dans un précipice s'il tombait jamais dans la synthèse : l'auteur du *Tailleur de pierres de Saint-Point* a la même horreur de l'analyse, qui lui semble une sorte de petits procédés à l'usage des petits esprits.

Toutefois, dans ce *Cours familier*, écrit beaucoup trop vite et avec une intention trop visiblement mercantile, on a l'occasion de rencontrer encore quelques beautés de premier ordre qu'il faut se hâter de saluer au passage. Nous avons encore dans les oreilles les cris que poussa la bohème des lettres quand Lamartine attaqua avec une ardeur légitime l'école sensuelle et frivole d'Alfred de Musset et de ses pâles imitateurs. On s'écria que c'était pure jalousie de sa part et qu'il voulait rabaisser une gloire qui menaçait la sienne. Il n'en était rien, et il était bien au-dessus de ces misères. Mais il avait horreur de "la littérature des sens," et le disait tout haut. Et il s'élevait avec raison contre ces débauchés qui, laissant de côté toute préoccupation noble, tout ce qui séduit le cœur de l'homme, tout ce qui le remplit, la Religion, la Politique, l'Economie sociale, déclarent qu'ils ne veulent, ici-bas, s'occuper que de Ninette ou de Ninon. . . . Une autre fois Lamartine dessinait la grande tête de Bossuet, et le lendemain il racontait avec une émotion visible la première représentation de la reprise d'*Athalie* sous la Restauration. Il se laissait aller (trop volontiers, il faut le dire) à raconter aussi ses souvenirs personnels et ses petites affaires dans un recueil uniquement destiné à l'Art pur ; et dans une de ces livraisons trop peu lues, il écrivait ces belles pages sur une visite à Saint-Point, qu'il a intitulées : "*Le père Dutemps*." Tout récemment enfin, comme nous l'avons dit, il élevait noblement la voix contre le panthéisme envahissant et proclamait d'une voix ferme l'existence d'un Dieu unique et personnel. Telles sont les pages du *Cours familier de littérature* qui méritent de rester le plus longtemps dans la mémoire des hommes.

V.

Pour en revenir au *Tailleur de pierres de Saint-Point*, c'est peut-être l'œuvre capitale de Lamartine. Il y a mis en lumière toutes ses grandes qualités intellectuelles, toutes les faces de son génie. C'est un poème en prose, et, en même temps, un traité complet de philosophie spiritualiste.

Le cadre est des plus simples. Le poète rencontre dans son pays un pauvre ouvrier campagnard et le fait parler "sur la nature et sur Dieu." C'est ce dialogue qui peut à bon droit passer pour la plus belle exposition philosophique dont on puisse trouver le modèle dans notre langue. Cette perle, d'ailleurs, est merveilleusement enchâssée, et le poète lui a donné une admirable monture. Le théâtre de ce dialogue est placé dans un paysage charmant et que le pinceau de Lamartine a décrit avec une minutie qui défie toute analyse : "Le soleil de midi, réverbéré par les prismes sablonneux des roches granitiques, y répandait des rayonnements et des tiédeurs rares à de si grandes hauteurs au-dessus des vallées. On y respirait le printemps. Une nuée d'insectes y flottaient et y bourdonnaient dans les rayons, qu'ils rendaient en quelque sorte palpables. Les plantes aussi y pullulaient au pied des roches : les œillets rouges y prenaient racine et y flottaient comme des cerises entr'ouvertes par le bec des oiseaux. Les églantiers en tapissaient l'enceinte à profusion ; leurs jets, allongés et flexibles, y lançaient des milliers de paraboles végétales, à l'extrémité desquelles s'ouvrait une étoile de roses à cinq feuilles qui pleuvaient sur le gazon Tout près de là, Claude des Huttes dormait couché sur l'herbe. . . ." Claude des Huttes est le tailleur de pierres ; c'est à lui, et à lui seul, qu'en réalité le poète va donner la parole. C'est lui qui va professer tout un cours de philosophie ; qui va successivement affirmer l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la conscience, la distinction et la sanction du bien et du mal, la loi morale et le devoir, en un mot, toutes les grandes vérités de l'ordre naturel ; c'est lui qui va les exposer avec une simplicité d'exposition, avec une ardeur et un amour incomparables. Ecoutez plutôt . . .

MOI. Comment savez-vous qu'il existe un Dieu ?

LUI. Ah ! Monsieur, d'abord, notre mère nous l'a bien dit ; et puis après, quand j'ai été grand, j'ai bien connu de bonnes âmes qui m'ont conduit dans les Maisons de prière où l'on se rassemble pour l'adorer et le servir en commun, et pour écouter les paroles qu'il a chargé ses Saints de révéler aux hommes en son nom. Mais quand même ma mère ne m'aurait rien dit de Lui, et quand même je n'aurais jamais entendu les Catéchismes enseignés dans toutes les paroisses en faisant mon tour de France, est-ce qu'il n'y a pas un catéchisme dans tout ce qui nous entoure, qui enseigne aux yeux et à l'âme des plus ignorants ? Est-ce que son nom a besoin des lettres de l'alphabet pour être lu ? Est-ce que son idée n'entre pas dans nos yeux avec le premier rayon de lumière, dans notre cœur avec notre premier battement ? Je ne sais pas comment sont faits les autres hommes, Monsieur ; mais, quant à moi, je ne pourrais pas voir, je ne dis pas une étoile, mais seulement

une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable, sans lui dire : Qu'est-ce qui t'a fait ?

MOI. Et vous vous répondez : c'est Dieu.

LUI. Bien entendu, Monsieur. Ça ne peut pas se faire soi-même ; car avant de faire une chose, il faut être, n'est-ce pas ? Et avant d'être, ça n'était pas : donc ça ne pouvait pas se faire.

MOI. Comment savez-vous que Dieu est bon ?

LUI. Parce que nous aimons ce qui est bon, et que, si Dieu n'était pas bon, nous ne pourrions pas nous empêcher de le haïr. Or, je vous le demande un peu, à vous, Monsieur, qui paraissez bien mieux entendre ces choses-là que moi, qu'est-ce que serait une création où la créature ne pourrait pas s'empêcher de haïr son créateur ? Ce serait un contre-sens. La créature aimerait par nature le Bon, et le Créateur, qui l'aurait faite pour remonter à lui et pour l'aimer, serait le Mal ! Vous voyez bien que c'est le monde renversé et les idées brouillées dans la tête. On ne s'y arrête seulement pas, excepté un moment, quand on souffre trop. Mais c'est un cri qui s'échappe des lèvres, et après lequel l'âme court bien vite pour le rattraper avant que Dieu ne l'ait entendu.

MOI. Et pourquoi l'aimez-vous ?

LUI. Parce qu'il m'a créé.

MOI. Mais cela ne lui a rien coûté.

LUI. Cela lui a coûté une pensée, une pensée du bon Dieu ! Y avons-nous assez réfléchi ? Quant à moi, j'y réfléchis souvent, et je deviens fier comme un Dieu dans mon humilité, grand comme le monde dans ma petitesse. Une pensée du Bon Dieu ! mais cela vaut autant que s'il m'avait donné tout l'univers. Car enfin, Monsieur, bien que je sois peu de chose, il a fallu d'abord, pour me créer, qu'il pensât à moi qui n'existait pas encore, qu'il m'enfantât d'avance, qu'il me réservât mon petit espace, mon petit moment, mon petit poids, ma naissance, ma vie, ma mort, et, je le sens, Monsieur, mon immortalité. Quoi ! n'est-ce donc rien que cela, Monsieur : avoir occupé la pensée de Dieu et l'avoir occupée assez pour qu'il daignât me créer ! Ah ! je vous le répète, rien que ça, Monsieur, rien que ça, quand j'y pense, cela me foud d'amour pour le bon Dieu ! "

Il faudrait tout citer, et je m'arrête. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il serait facile de signaler ça et là quelques traits faux, quelques arguments insuffisants dans cette démonstration, qui n'en demeure pas moins concluante et magnifique. Je préfère signaler à M. de Lamartine la vraie source de cette théodicée si élevée qu'il place avec tant de raison sur les lèvres de son paysan. Cette théodicée vient de la raison, je le veux bien, mais de la raison éclairée par le Christianisme et agrandie par la Révélation. C'est grâce à l'Église que le dernier dea

enfants du peuple devient un théologien devant lequel se serait tue la bouche d'or de Platon. L'auteur du *Tailleur de pierres* l'a senti, lorsqu'il a fait dire à son héros quelques mots qui servent d'introduction à tout cet exposé philosophique et qui n'ont pas été assez remarquées : D'ABORD, MA MÈRE ME L'A BIEN DIT. Eh bien ! la mère, ici, c'est la tradition chrétienne, c'est l'enseignement de l'Eglise. Sans cet enseignement, M. de Lamatine eût été aussi incapable d'écrire son beau livre, que son tailleur de pierres lui-même eût été incapable d'avoir une foi si éclairée, et de s'écrier, quand son interlocuteur s'étonne qu'il puisse aimer tous les hommes et tous les êtres de la création : " Ah ! j'en aimerais bien d'autres, si j'en connaissais davantage..."

VI.

Et maintenant, illustre auteur de tant de chefs-d'œuvre, vous voilà bientôt sur le seuil de cette éternité redoutable dont vous avez si noblement parlé et que vous avez eu l'incontestable honneur de ne jamais mettre en doute. L'heure est venue de vous recueillir, et la voix d'un chrétien vous y invite aujourd'hui avec modestie et fermeté. Vous avez, Monsieur, vous avez commis bien des fautes dans votre vie si brillante jadis, et que nous voyons aujourd'hui s'éteindre non sans tristesse. Les catholiques ont le cœur trop large, croyez-le bien, pour vous reprocher celles de ces fautes qui ne touchent point à vos rapports directs avec votre Dieu et le nôtre. Que d'autres parlent avec dédain de vos spéculations quasi-commerciales, de vos libéralités trop somptueuses, de votre économie mal basée, cela ne nous regarde pas : *De minimis non curat prætor*. Mais, chose plus grave, vous avez contristé l'Eglise par votre orgueil et vous ne l'avez pas encore consolée par votre retour ; à deux ou trois reprises, il vous est même arrivé de parler contre cette glorieuse institutrice du genre humain. N'avez-vous pas déjà été puni de ces demi-révoltes ? Hélas ! mieux qu'aucun autre homme, vous connaissez aujourd'hui la vanité de la gloire, des honneurs, de la popularité. Vous portez le plus grand nom littéraire de toute l'Europe, et tous les jours le dernier des folliculaires vous tourne en dérision et vous bafoue. Vous avez été le premier citoyen de votre pays : quelques jours après l'avoir sauvé, vous fûtes scandaleusement oublié. Cet oubli s'épaissit autour de vous, sachez-le bien, et cette ingratitude ne cessera peut-être que sur votre tombe. Seuls, les chrétiens vous conservent une reconnaissance sincère et font une juste estime de vos œuvres. Ils se souviennent et se souviendront toujours des grands services que vous avez rendus à la cause de la vérité. Mais

il convient que vous vous les rappeliez vous-même, Monsieur, et que vous vous jetiez enfin aux genoux du Dieu qui a dit : "Tous ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, ne seront point sauvés." Vous avez écrit les *Méditations*, où vous avez réconcilié pour toujours la Vérité et la Poésie ; vous avez écrit les *Harmonies*, où vous avez chanté le Dieu vivant ; vous avez écrit le *Tailleur de pierres de Saint Point et Geneviève*, deux œuvres tout à fait spiritualistes et presque absolument chrétiennes, où vous avez noblement développé les grandes théories de notre théodicée et de notre morale ; vous avez compris Bossuet, vous avez anathématisé Alfred de Musset, vous avez renié le panthéisme.... Eh bien ! Monsieur, il faut achever ; il faut relire encore une fois l'Évangile, puis, nous offrir le beau spectacle de votre tête blanche s'inclinant enfin devant la divinité de Jésus-Christ. L'heure est solennelle, l'occasion est rare. Voyons, Monsieur, vous qui aimez à flatter l'infortune, ne profiterez-vous pas de ces jours douloureux que traverse l'Église pour tomber enfin dans les bras de cette mère et lui donner, au milieu de tant d'angoisses, la joie de votre conversion publique ? Nous attendons de vous ce grand acte qui honorera toute votre vie et vous grandira devant la postérité en vous justifiant devant Dieu.

LÉON GAUTIER.

FIN.

LE PRINCE DE GALLES, CHEVALIER DE ST. PATRICK.

Le 18 (avril) dans l'après-midi, toute la ville de Dublin était sur pied. La population irlandaise a le goût de tout ce qui est pompe, éclat et splendeur ; aussi accueille-t-elle avec joie toute solennité officielle où figure la royauté, ou ses représentants. Ce jour-là, le prince de Galles devait se rendre à la cathédrale Saint-Patrick, pour y être solennellement créé chevalier de l'ordre de Saint-Patrick, ordre créé en 1783 par George III, aïeul du jeune prince et père de quinze enfants.

A vrai dire, les vieilles coutumes ont bien été quelque peu négligées par le récipiendaire, et à coup sûr les traditions du moyen-âge ont été tout à fait mises de côté. Nous ne voyons pas que le prince ait passé la *veille des armes* dans la cathédrale ; il est vrai qu'elle est fort

humide, surtout par ce temps-ci. Passe encore pour le bain dont il n'avait probablement pas besoin ; mais il ne paraît pas que le prince ait jeûné ; tout au contraire, on nous assure qu'il s'était préparé aux fatigues de la cérémonie par un fort bon déjeuner. Encore moins dit-on, qu'il se soit confessé ; et, quant à la communion, il n'en est pas parlé. C'est vers trois heures de l'après-midi que le cortège, formé de dix voitures, s'est mis en marche pour la cathédrale, vieille et vénérable basilique bâtie par des mains catholiques, ravie par les protestants, dégradée entre leurs mains, et enfin restaurée tout récemment par la munificence d'un habitant de Dublin, M. Guinness, qui y a dépensé quelques millions.

La cathédrale est dans le quartier le plus pauvre, le plus misérable de Dublin. Le cortège princier a dû traverser ces rues étroites, tortueuses, où fourmille une populace en haillons, et le *Times* constate avec regret que le prince n'y a recueilli que fort peu d'hommages et très peu de vivats. Les privilégiés de la fortune avaient tous des billets pour l'enceinte de la cathédrale. Sur toute la longueur de la vaste nef était étendu un tapis écarlate bordé de chaque côté par une haie fourmillante de dames aux toilettes élégantes, de gentlemen en culotte courte, d'officiers en uniforme de toutes sortes, de gens revêtus de tous les costumes. A l'extrémité de la nef, deux estrades s'élevaient brusquement, l'une portant des chœurs en surplis, l'autre des dames de haut parage, tout éblouissantes de dentelles et de pierreries scintillant sur les robes de soie, ce qui la faisait ressembler à un énorme bouquet de fleurs.

Dans le chœur, à la gauche, étaient deux fauteuils ; l'un pour la princesse de Galles et l'autre pour la marquise d'Abercorn. Derrière elles des sièges plus bas étaient réservés aux dames de la cour, et à l'arrière plan reluisaient les faces rubicondes des juges irlandais en perruque blanche et en hermine, ce qui leur donnait un peu l'air d'œufs de Pâques teints en rouge et enveloppés de l'ouate ou du coton.

Près de la princesse, d'autres sièges avaient été réservés pour le lord-chancelier d'Irlande, l'amiral Warden et quelques lords. Un soleil brillant allumait les vitraux des rosaces occidentales et faisait scintiller les soieries, les parures, les diamants et les perles. A quatre heures, le cortège faisait son entrée dans la cathédrale et traversait la grande nef. Le marquis de Waterford conduisait la princesse de Galles, vêtue de soie bleue, et le prince de Teck donnait le bras à la marquise d'Abercorn. Toutes deux sont allées s'asseoir sur leurs fauteuils, pendant que le marquis d'Abercorn, grand-maître de l'ordre de Saint-Patrick, guidait le prince récipiendaire vers la salle du chapitre.

A leur arrivée, le doyen est allé revêtir ses ornements ecclésiastiques. Revenant aussitôt, il a lu l'ordre de la reine enjoignant de conférer la dignité de chevalier au prince de Galles. Le grand-maître ayant donné son assentiment qui n'était guère douteux, le cortège s'est remis en marche vers le chœur. Le prince était précédé par lord George Hamilton et le très honorable E. Bourke, qui portaient deux masses d'argent. Le héraut d'armes d'Ulster portait le collier de l'ordre sur un coussin de velours bleu. Deux écuyers s'avançaient avec la bannière, le manteau de l'ordre, une épée, et enfin lord Mayo tenait dans ses mains un grand sabre d'honneur et s'avancait suivi d'une foule d'autres dignitaires, tels que le secrétaire, l'huissier et le généalogiste de l'Ordre qui ne portaient rien du tout.

Arrivés au chœur, chaque chevalier s'assit dans sa stalle à l'ombre de sa bannière, et enfin vint le tour du prince qui s'assit le dernier. Mais il n'était pas au bout de ses peines, car il lui fallut se lever de nouveau et s'avancer vers la table où présidait le grand-maître pour recevoir les insignes de l'Ordre. Deux des plus anciens dignitaires se mirent en devoir, l'un, de lui ceindre l'épée et l'autre, de lui agraffer le manteau sur les épaules. Lord Abercorn lui passa au cou le collier, auquel est suspendue une croix de diamants. A ce moment, un page déploya sa bannière, les trompettes sonnèrent et le héraut d'armes, d'une voix retentissante, proclama les titres du nouveau chevalier ainsi qu'il suit :

“ Le très haut, très puissant, très illustre prince Albert Edouard, prince de Galles, duc de Saxe, de Cornouailles et de Rotesay, comte de Chester, Carrick et Dublin, baron de Renfrew, lord des îles, grand steward d'Ecosse, principal chevalier compagnon du très illustre ordre Saint-Patrick, chevalier du très noble ordre de la Jarretière, du très ancien et très noble ordre du Chardon, chevalier grand-croix du très honorable ordre du Bain, commandeur du très haut ordre de l'Étoile de l'Inde, membre du très honorable conseil privé de sa Majesté, etc., etc., etc.

Après une telle énumération, on doit éprouver le besoin de prendre haleine. Le principal de la besogne était fait. Le grand-maître a débité au récipiendaire un petit sermon sur ses devoirs, dont il faut espérer qu'il fera son profit. On a chanté une antienne; puis, après mainte inclination, genuflexion et révérence, le prince qui se sentait sans doute mal à l'aise sous son nouveau costume, s'est hâté d'aller le déposer dans la salle du chapitre avec l'épée de Georges IV dont on lui avait ceint le côté. Bientôt après, le cortège dans le même ordre qu'il était venu regagnait le château. Comme il était naturel, le cardinal Cullen s'est abstenu de paraître à cette solennité mondaine

dans une cathédrale protestante. Un des prêtres professeurs à Maynooth y a paru à titre de spectateur. L'archevêque anglican y figurait, mais on ne dit pas quel rôle il a joué dans cette pompeuse cérémonie, travestissement quelque peu bizarre d'une époque oubliée et de mœurs qui ne sont plus.

Le soir, il y avait grand banquet au château, dans la salle de Saint-Patrick. Le *Morning Post* a dû surprendre bien des gens en leur apprenant que nul ne pouvait figurer parmi les invités, au nombre de cent vingt, avec un titre inférieur à celui de vicomte. Beaucoup d'honnêtes gens ont été exclus par cette mesure, et il s'en sont consolés probablement ; mais il est fort douteux qu'ils aient bu à la santé d'un chevalier aussi peu sociable. Il paraît que l'on a bu mainte rasade à ce dîner aristocratique. Le marquis d'Abercorn s'était mis en frais de galanterie ; il a trouvé des mots charmants pour la princesse de Galles, et a enjolivé son discours d'une phrase comme celle-ci : " Il n'y a pas un homme digne du nom d'Irlandais, que ce soit un pair avec une couronne, ou un chevalier de l'ordre de Saint-Patrick, ou un des vaillants et robustes enfants du sol, qui n'ait regardé et senti la présence de cette illustre princesse, comme un rayon de soleil durant l'horizon de l'Irlande."

Le prince de Galles a remercié le vice-roi en son nom et au nom de la princesse ; il a distribué de côté et d'autre la monnaie banale des compliments officiels ; mais, avant de quitter l'Irlande, il fera bien de graver dans sa mémoire les paroles suivantes du vice-roi, qui lui traacent la ligne de ses devoirs à l'avenir : " Les Irlandais, a dit le marquis d'Abercorn, savent qu'en revêtant le collier et le manteau de l'ordre de Saint-Patrick, notre hôte royal n'a pas seulement accompli une vaine cérémonie, mais qu'il a inauguré et promis une ère où l'attachement mutuel et la confiance croîtront entre le peuple de ce pays et son illustre maison." Chevalerie oblige : nous espérons que le prince de Galles saura le comprendre.

J.-M. GARDET.

PENSÉES.

La Barque de l'Espérance a le privilège de voguer contre le vent et la marée . . . ce qui ne l'empêche pas de faire souvent naufrage.

Les spéculations à la Bourse sont des trains-express qui, par le même chemin et dans le même wagon, conduisent des dupes à la misère et des fripons à la fortune.

AVONS-NOUS UNE ÂME ?

Avons-nous une âme, vivante et libre ? voilà la question à l'ordre du jour.

Oui ! On discute aujourd'hui dans les journaux, dans les Ecoles et au Sénat, si l'homme jouit de son libre-arbitre.

La Faculté de Médecine a reçu une thèse soutenant que l'homme n'est qu'une agrégation de molécules, que privé de volonté il obéit à des instincts et n'est pas responsable par conséquent de ses actes. C'est le dernier mot logique du matérialisme.

La hardiesse avec laquelle cette doctrine a été soutenue devant la Faculté a ému l'opinion, et l'on s'est demandé avec inquiétude où irait la science dans cette voie. Le paganisme ne niait pas l'existence de l'âme. Sénèque disait : "Quel est le mortel, pour peu de raison qui lui reste, qui voudrait donner tous ses soins au corps et abandonner son âme ?"

Ce mortel-là est trouvé depuis longtemps, grâce à l'enseignement matérialiste de nos Facultés. On abandonne son âme aujourd'hui avec une facilité qui étonnerait singulièrement les païens eux-mêmes ou les sauvages qui adorent le Grand-Esprit. Heureusement pour ceux qui cherchent des formules matérialistes, que leurs thèses ne leur ravit pas l'âme. Tous les décrets de la science ne changent rien, sous ce rapport, aux décrets de Dieu. Si ces doctrines n'étaient qu'excentriques, on pourrait ne pas s'en préoccuper avec ardeur, mais il est certain qu'elles arrêtent les progrès de la science, en la détournant de ses voies. L'esprit lui-même est ébranlé par ces étonnantes affirmations ; nous voyons, par exemple, le *Journal des Débats* et la *Liberté* se poser les questions les plus extraordinaires et y répondre de la manière la plus bizarre.

Les *Débats*, ne voulant pas contester la doctrine admise par la Faculté : que l'homme naît avec des instincts et des tendances qui sont la négation de la liberté morale ; d'où il suit que les actes de l'individu échappent au jugement de la société, qu'il n'a pas de responsabilité, et que par conséquent l'impunité doit lui être acquise dans tous les cas : les *Débats* s'écrient :

"Voilà donc cette nouveauté qui a fait jeter les hauts cris et effrayé tant de braves gens ! En vérité nous prenons l'alarme pour bien peu. De quoi s'agit il en réalité ? D'un système scientifique aussi vieux que le monde, qui n'a pas encore été résolu, qui ne le sera peut-être

jamais, et qui, le fût-il dans le sens indiqué par l'auteur de la thèse, n'offrirait pas le moindre danger pour l'ordre social, car rien de plus faux assurément, nous dirons même de plus puéril que ses conclusions.

“ Il est impossible de nier l'effet de l'éducation sur l'individu, mais il faut aussi reconnaître que tous les hommes ne naissent pas avec la même organisation morale. Les savants et les théologiens auront beau dire, ils ne nous feront jamais admettre que le doux Vincent de Paul, qui recueillait les petits enfants abandonnés sur la voie publique, et l'horrible Papavoine, qui les attirait au fond d'un bois pour leur couper la gorge, fussent absolument organisés de la même manière. Mais lors même qu'il serait prouvé jusqu'à la dernière évidence qu'il existe des monstres obéissant fatalement à des instincts pervers, qu'en pourrait-on conclure ? Que la société n'a pas le droit de les punir ?

“ Nous l'admettrons à la rigueur, si l'on veut prendre ce mot de punition au sens d'une justice qui s'exerce en parfaite connaissance de cause et dans l'exacte mesure de la responsabilité individuelle. Cette justice-là n'est pas du domaine de l'homme, trop sujet à l'erreur ; elle n'appartient qu'à la divinité, qui, selon la belle expression de l'Écriture, peut seule “sonder les reins et les cœurs.” Écartons donc le mot punir, mettons réprimer à la place, et nous verrons que la société ne reste désarmée devant aucun des attentats qui peuvent menacer son existence. N'est-elle pas, en effet, armée contre tout criminel du droit de légitime défense ? ”

Réprimer au lieu de punir, et le problème sera résolu ! Le matérialisme ne pourra se plaindre des *Débats*. Grâce à la modification du verbe punir, le *Journal des Débats* donne toute carrière au matérialisme. Si le sujet n'était aussi grave, nous dirions que les *Débats* tiennent un peu trop le langage, ici, de ces arracheurs de dents qui cherchent à attirer la clientèle en mettant sur leur enseigne : Guérissez, n'arrachez pas !

La *Liberté* ne s'est pas contentée de la bonne disposition des *Débats* ; elle se permet de railler la feuille complaisante de M. Bertin :

“ Le *Journal des Débats* tranche la question par la question.

“ N'en déplaise au *Journal des Débats*, le jour où la société aura abdiqué le droit de punir qu'elle a usurpé sur l'humanité, ce droit que le *Journal des Débats* considère comme indispensable, la sécurité au sein de la société, loin d'y être diminuée, y sera plutôt augmentée. C'est ce que nous nous réservons de démontrer ailleurs que dans ces colonnes. ”—E. de Girardin.

Nous aurons donc la *Thèse* de M. de Girardin : nous ne savons si la *Faculté* l'adoptera. En attendant, tout le monde sent que le moment est venu de demander, pour arrêter ce courant funeste, la liberté

d'enseignement. Il est temps que la génération présente puisse étudier les hautes sciences avec d'autres professeurs que ceux que nomme l'Etat. Ici, comme partout, c'est, en effet, la liberté qui doit faire triompher la vérité et les droits de la famille. C'est le cri de la conscience publique contre le monopole de l'enseignement.

On va lire une lettre très remarquable de Mgr Dupanloup, qui conclut énergiquement dans ce sens. Sa voix sera entendue certainement. L'on ne dira plus cette fois que les catholiques demandent des monopoles. De tous côtés, ils revendiquent la liberté; ils ont raison, car c'est par ce signe qu'ils vaincront leurs adversaires.

Le jeune auteur de la thèse dont M. Chaix d'Est-Ange a parlé dans son rapport au Sénat, ayant écrit à Mgr l'évêque d'Orléans une lettre qui a été reproduite dans les journaux, Mgr l'évêque d'Orléans lui a adressé la réponse suivante :

“ Monsieur,

“ J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée, et je suis heureux que cette occasion me permette de vous dire ce qui est le sentiment très sincère de mon cœur; car la profonde tristesse que m'inspirent vos erreurs ne m'empêche pas, monsieur, d'aimer en vous ce que vous avez le malheur de n'y pas voir vous-même, une âme.

“ Vous me rappelez ce que j'ai dit de votre “ inintelligence des matières philosophiques.” Cette inintelligence, qu'accusaient trop manifestement les plus étranges confusions d'idées et de mots dans les premières pages de votre thèse, vous paraissez la reconnaître vous-même, et c'est là, il faut l'avouer, une grande et bien triste lacune dans l'éducation d'un homme. Cette lacune, toutefois, chez un matérialiste, est fort naturelle: ne croyant qu'aux choses du corps, comment ne seriez-vous pas étranger aux réalités de l'esprit? Mais, à un mal, il y a encore remède, surtout à votre âge: vous êtes jeune, monsieur; pourquoi ne consacriez-vous pas un peu des loisirs de votre vive jeunesse à l'étude de cette noble partie du savoir humain? Vous n'y trouveriez pas, soyez-en sûr, de moindres charmes ni de moins grands maîtres que dans l'étude des muscles, des nerfs et du sang.

“ Votre père,” me dites-vous, “ était matérialiste et libre-penseur, et vous êtes matérialiste et libre-penseur comme lui.” Par quelle inadvertence vous arrive-t-il, monsieur, de ne pas voir la contradiction étrange qui se trouve ici dans les termes mêmes? Car, si la pensée n'est qu'un produit de la matière, comment pourrait-elle être libre? Un matérialiste ne saurait être un penseur libre, à aucun titre; c'est évident: et j'ajoute qu'il ne saurait être non plus un grand penseur,

car le domaine le plus vaste de la pensée humaine lui demeure fermé. Un matérialiste n'est et ne sera jamais qu'un penseur borné dans le plus étroit des horizons.

“ Monsieur votre père était matérialiste ; ” mais vos pères ne l'étaient pas. Je ne voudrais certes rien vous ôter du juste respect que vous devez à l'auteur immédiat de vos jours ; mais vos ancêtres, durant tant de siècles, n'ont-ils donc tous été que des ignorants ou des imbéciles, et ne méritent-ils aucun respect, parce qu'ils croyaient à leur âme, et n'avaient pas encore fait cette belle découverte, que nous sommes tous des molécules, agrégées et mues par des forces aveugles et fatales ; rien de plus.

“ Vous parlez de cette croyance à l'âme comme “ d'un passé qui s'écroule. ” Il a été bien long déjà ce passé, mon cher monsieur, et bien illustre aussi, puisqu'il comprend tous les âges, tous les grands génies, et toutes les civilisations de l'humanité. Non, si la croyance à l'âme est le passé, c'est aussi le présent, et malgré les enseignements de la faculté de médecine de Paris, ce sera l'avenir. Ne voyez-vous pas que ce “ passé qui s'écroule ” n'est, dans votre esprit, qu'un de ces grands mots, vides de sens, avec lesquels vos maîtres vous égarent, en caressant vos ambitions, et en vous faisant croire que vous êtes “ les hommes de l'avenir, ” quand vous n'êtes pas même les hommes du présent ?

“ Vous ajoutez que vous êtes “ révolutionnaire, en même temps que matérialiste, ” et vous en donnez pour raison que “ les libres-penseurs ne savent pas être inconséquents. ” Comme la révolution politique est faite, ce n'est désormais que de la révolution sociale qu'il peut s'agir dans votre pensée. Voilà donc où tendent votre matérialisme et ce que vous appelez la libre-pensée. Et vous vous étonnez qu'on ne laisse pas de telles thèses passer sans réclamation ! Mais la société se défend, voilà tout ; c'est son droit. Ce dont je m'étonne, moi, c'est qu'elle ait la bonté d'instituer et de payer des professeurs, pour vous enseigner de telles doctrines, dont les conséquences logiques sont de préparer des meneurs et des agents pour la plus odieuse des révolutions, s'il vous était donné de réussir.

“ Vous reproduisez cette question, que j'ai posée quelque part dans mon écrit : “ Qui donc parmi vous se dévoue à vingt-cinq ans à vivre dans un hameau, pauvre, solitaire, calomnié, dans la société des indigents, des malades et des agonisants ? ” Et vous répondez : “ Le médecin ! ” Soit ! mais vous ajoutez : “ Les événements si pressés et si imprévus de cette époque me permettront-ils cette vie de mon choix ? Ne m'appelleront-ils pas à une vie plus agitée ? ” Eh bien ! monsieur, permettez-moi de vous le dire, voilà une préoccupation et une ambition que peuvent avoir, même au fond d'un village, ces jeunes gens dont on

fait à Paris, par un détestable enseignement; des matérialistes et des révolutionnaires, mais qui ne trouble guère nos bons prêtres des campagnes, au fond de leurs modestes presbytères.

“ Je vous écris tout ceci, monsieur, croyez-le bien, sans nulle amertume; mon indignation s'adresse plus haut, et à d'autres; pour vous, comme pour toute cette pauvre jeunesse française, élevée de la même sorte que vous, et dans les écoles de l'Etat, je ne puis avoir que de la compassion.

“ Vous me dites que j'ai pu vous nuire et que vous me serez sacrifié. Oh! vous savez bien que tel n'est pas mon dessein, et vous savez aussi que M. le ministre de l'instruction publique ne cherche pas à m'être agréable. Mais, au point où en sont les discussions publiques et avec des doctrines comme celles que vous étalez, pouvez-vous être surpris que j'aille droit aux faits, au lieu de me perdre dans les nuages de ces grands mots : *liberté de la pensée, émancipation des masses, progrès de la science*, qui sont des mots de passe, vraiment indignes d'un jeune homme sincère comme vous.

“ Puis, monsieur, dites-moi, si je vous fais du mal en défendant notre foi, êtes-vous bien sûr que vous ne faites de mal à personne en propageant la vôtre ?

“ Et tenez, vous êtes touché de la vie et de la mort de monsieur votre père. Vous ne dites pas un mot de madame votre mère, je ne sais pourquoi. Mais votre père a vécu pauvre, sincère, dévoué, il est mort au chevet d'un malade : cela vous émeut ! Pourquoi, s'il n'y a point d'âme, et s'il n'obéissait qu'à une force aveugle et fatale ? Mais croyez-vous donc qu'il ait dit à ce pauvre malade : “ Tu souffres, ta vie a été pénible, ta mort est dure, et tu n'as rien à attendre au-delà, car il n'y a pas de Dieu, pas de vie future, pas de ciel, et nul ne se soucie de tes maux ; les vers vont manger ton corps comme le corps d'un chien : telles sont les lois de la matière.” Non, non, je ne veux pas le croire; monsieur votre père n'a pas porté ce coup à un malade; il valait mieux, j'aime à le penser, que ses doctrines, et, comme tant d'autres en France, il avait les vertus de la foi qu'il niait.

“ Et vous aussi, après une longue expérience, monsieur, vous n'appellerez plus *réaction* la croyance à des vérités qui sont de tous les temps, car la vérité est toujours jeune; et, en mourant un jour, bien des années après que je ne serai plus, vous ne maudirez pas, face à face avec l'éternité, la main que je tends en ce moment vers vous pour vous donner une bénédiction que vous n'avez pas pu recevoir de votre père, et que vous ne refuserez pas d'un vieillard, sinon d'un évêque; je ne dis pas d'un ami, vous ne me croiriez pas, et cependant cela est vrai.

† FÉLIX, ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

M. ROCHEFORT ET LE FIGARO.

L'autre jour, dans le *Figaro*, M. Rochefort nous a donné son chef-d'œuvre.

Nos lecteurs doivent savoir que du faubourg du Temple à la Madeleine, M. Rochefort est la fleur de l'esprit français. Tout le monde en convient, du faubourg Montmartre à la Madeleine, et lui-même, quoique grand sceptique, se rend à l'évidence. Sa tenue intellectuelle et littéraire montre qu'il se reconnaît certainement au moins tout l'esprit qu'on peut avoir. Il ne se gêne avec aucune idée, aucun mérite, aucune convenance ; il dit tout ce qui lui passe par la tête, il affiche un profond dédain de l'espèce humaine, il va jusqu'à parler de se mettre à son compte et de publier un journal qui ne sera rédigé que par lui. Rochefort seul !

Se passer de M. Magnard, de M. Maillard et M. Richard, c'est ce que l'on peut appeler être sûr de soi-même. M. de Villemessant ne l'oserait.

M. Rochefort nous a donné son chef-d'œuvre. Ce n'est point que le morceau soit neuf. Il y a déjà plusieurs années que l'auteur le fait toutes les semaines ; il le referra souvent, nous dirions volontiers, toujours.

Mais cette fois, par l'heureuse rencontre des sujets, il a pu du même coup déployer toute sa forme et montrer tout son fond. Nous avons là, tout entier sous un petit volume, le premier bouffe de l'empire. C'est ce qui rend ce morceau très précieux. Nous osons le comparer aux petits pots d'*extractum carnis* du docteur Liébig, avec chacun desquels on peut faire du bouillon pour tout l'hôtel des Invalides. Il y a plus, M. Rochefort donnant la note à tous les journaux dits légers, nous avons en lui la forme et le fond, l'essence même de cette sorte de presse qui tient pour longtemps le gouvernail de l'esprit parisien, faute de mieux ou de pire.

Il est bon de jeter, de temps à autre, la sonde dans une civilisation et de voir où l'on en est. Voici qui va nous informer. Très sérieusement, aucune revue des journaux, aucune enquête sur n'importe quel objet des préoccupations publiques, ne révélerait mieux l'état moyen des intelligences. Souvenons-nous seulement que nous avons ici la lecture préférée du suffrage universel dans sa partie la plus cultivée et la plus délicate. Les grands estaminets, les grands cercles, les grandes maisons et les châteaux mêmes, fraternellement unis dans le sein de M. de Villemessant, se délectent de ce que l'on va entendre.

Le but de M. Rochefort est de se moquer de deux personnes et de deux choses qui lui paraissent également ridicules et indignes de

l'attention qu'elles excitent en ce moment. Premièrement, le Père Félix, "le carémier" et ses prédications à Notre-Dame ; secondement, une dame accusée d'empoisonnement et poursuivie devant la cour d'assises de Niort. Ce double sujet permet au *figarotier* de joindre et d'envelopper dans ses railleries la religion et la justice, le prêtre qui se livre à l'étude pour distribuer la parole de vie, et le coupable qui médite pour distribuer la mort. C'est avoir la main heureuse aux rapprochements ! L'écrivain qui fait de ces accouplages, qui trouve un journal pour les placer et un public pour en rire, peut se féliciter de son génie et de sa chance.

Cependant M. Rochefort n'a pas su éviter un léger inconvénient. Pressé d'arriver premier et de ne point laisser l'empoisonnement à ses joyeux compères, aussi friands que lui de pareils lopins, il a fait son article sur la foi de l'acte d'accusation, avant la fin du procès. Or, le malheur veut que l'accusée soit innocente, et que ses plaisanteries tombent sur une des plus mémorables et des plus respectables victimes de la prévention. Mais on ne peut pas tout prévoir.

Le bon plaisant commence par "l'éternel Père Félix qui vient causer du Père Eternel" et qui combat cette année l'athéisme pour tâcher de distraire un peu son auditoire. La suite ne dément pas un si aimable début :

" Cette profession de *carémier* est véritablement bizarre. Un homme vêtu d'une robe noire, qui est souvent brune, et quelquefois même blanche, grimpe pendant un mois, tous les dimanches, les escaliers de la tribune de Notre-Dame. Les agences cléricales vous font payer la location d'une chaise de paille deux fois plus que la chaise ne vaut. Les femmes pleurent, plusieurs messieurs s'endorment, quelque autres entrent aux Chartreux ; puis, quand le dernier jour de carême est venu nous convier à manger de la charcuterie, l'homme noire, brun ou blanc disparaît, il n'en est plus question jusqu'à l'année suivante.

Je me suis souvent demandé à quelles occupations pouvaient bien se livrer nos différents carémiens pendant ces onze mois de morte-saison. S'amuse-t-ils à commenter le Pentateuque, ou vendent-ils des légumes dans les rues ? je l'ignore absolument ; mais ne trouvez-vous pas comme moi qu'il y a un caractère singulier dans ces personnages intermittents qui rentrent au bout d'une année révolue dans une ville dont les idées peuvent avoir changé du tout au tout, et qui se disent naturellement à eux-mêmes :

— Voyons, qu'est ce que j'ai raconté à ces gens-là l'an dernier ? Il s'agit de leur trouver autre chose, afin de ne pas avoir l'air de me répéter.

Mon opinion doit peser d'un poids léger sur les résolutions du Père Félix, qui, ayant l'habitude de parler seul, n'a pas à se préoccuper des

contradicteurs. Je ne m'en permettrai pas moins de lui faire observer que, pour arriver à pétrir et à réformer l'esprit des masses, il ne faut, à aucun prix, les laisser faire la religion buissonnière pendant onze mois sur douze. Un pécheur qui, en mars, n'est pas encore désidé au repentir, peut être mûr vers la mi-juillet. Si vous n'arrivez que l'année d'ensuite pour le cueillir, vous avez mille et une chances pour que Satan, qui flâne un peu partout, ne vous l'enlève et n'en fasse qu'une bouchée. Il est douloureux de penser qu'un catholique, d'ailleurs de bonne foi, peut voir son salut éternel compromis, parce que, obligé d'aller tous les printemps en tournée pour son commerce de bouts de sein en hippopotame, il ne peut se trouver à Paris à cette époque pendant les prédications du Père Félix....”

Il y en a plus long, mais nous pensons que cet abrégé suffit.

Ayant ainsi expédié la prédication, notre *gracioso* vient à la justice avec un redoublement de joyeuseté :

“ Je suis fâché d'être obligé de le reconnaître, mais nous sommes devenus extrêmement difficiles en fait de drames judiciaires. Il nous faut maintenant des complications de toute espèce et des intrigues amoureuses de premier choix. Une veuve déjà très riche a empoisonné son beau-frère afin de hâter l'héritage qui doit augmenter encore sa fortune. En quoi voulez-vous que cette affaire m'intéresse ? Il en est de ces drames-là comme de ceux qui se jouent à l'Ambigu. Ce que nous leur demandons, ce sont des amants à tous les étages, des maris trompés, en veux-tu ? en voilà, et des lettres brûlantes, lues en pleine audience, qui fassent dire aux dames assises dans l'hémicycle :

— Cette femme a mélangé d'arsenic les aliments de son époux, c'est incontestable. Mais quand celui qui vous aime pour le mauvais motif vous écrit de si jolies lettres, n'est-il pas permis de se débarrasser d'un gêneur ? voilà la question.

Ajoutons que si en cour d'assises l'amour est de toute nécessité pour exciter l'intérêt, il pousse également à l'indulgence. Quand un juré aperçoit dans le fond de la salle un jeune homme pâle, qui profite de la suspension des audiences pour passer des tablettes de chocolat à la principale accusée, il a toutes les peines du monde à ne pas admettre quelques circonstances atténuantes.

Je ne sais pas si les douze jurés n'éprouveraient pas un sentiment de commisération pour cet être singulier qui attaquait les diligences, dans le but de rencontrer un jour le regard de celle dont l'image est gravée dans son cœur ; eh ! mon Dieu ! qui sait ? peut-être même la femme du président dirait-elle le soir à son mari en lui offrant un peu de dessert :

— Mon ami, sois impartial dans ton résumé. On a remarqué que généralement tu chargeais trop les accusés. Il faut être juste avant tout.

Quant à la veuve Texier, coupable ou non, elle est sans excuse de ne pas avoir fait la part du public, en mêlant à toute cette histoire une passion pour un jeune homme qu'elle voulait épouser en secondes noces, mariage auquel son beau-frère s'opposait énergiquement. Mais cette femme, dont la fortune s'élève à neuf cent mille francs, et qui s'expose au dernier supplice pour avoir trois cent mille francs de plus, serait tellement bête, si elle avait réellement commis le crime, qu'elle désarmerait toute indulgence.

Il est vrai que de tous les amours celui de l'or doit être le plus impérieux, puisqu'il est de beaucoup celui qui mène le plus fréquemment au crime. En réfléchissant même à quelles épouvantables folies peut mener la passion de la propriété, on est tenté de croire que les gens raisonnables sont ceux qui, ayant reçu un patrimoine de leur famille, l'engloutissent en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Manger cent cinquante mille francs par an avec des femmes qui vous traitent ensuite de va-nu-pieds, ce n'est pas le fait d'un homme de génie; mais étrangler, comme l'a fait Dumollard, des bonnes à quinze francs par mois, dans l'espoir de leur soulever leurs malles avec les deux bonnets de linge et les trois tabliers qu'elles possèdent d'ordinaire, ce n'est pas bien fort non plus. Si la veuve Texier était reconnue coupable, quel exemple à opposer à cette théorie absurde qui veut faire nommer des conseils judiciaires à tous ceux qui ne croient pas que le bonheur et l'honorabilité consiste à fourrer dans les vieux bas de laine et d'antiques pots à beurre, des maravédis ramassés partout et quand même.

. . . . J'ai souvent pensé que mon malheureux pays ne se relèverait jamais de son aplatissement, tant qu'il n'aura pas ce qu'il reproche tant à ceux que l'on appelle les gens sans ordre, c'est-à-dire, le mépris de l'argent.—*Henri Rochefort.*"

Telle est présentement l'expression la plus applaudie de l'esprit français. L'on soutient plusieurs années l'admiration publique, on l'emporte sur le *Siècle* par cette force de pensée, cette couleur de morale, ce goût et ces qualités de style.

M. Villemot, collaborateur de M. Rochefort, commence une campagne contre les petits bons livres religieux et nous invite à le seconder. Très volontiers, s'il en veut faire une autre avec nous contre les petits mauvais livres impies. Convenons seulement, car autrement on n'en finirait pas, que nous laisserons de côté certaines sottises, certains folies, certaines syntaxes, certaines inepties enfin dont la suppression absolue réduirait trop les droits de l'homme et du citoyen. Que deviendrait la presse s'il fallait pour écrire faire preuve de bon sens, de bon goût et de bonne grammaire?

Nous nous bornerons aux écrits qui peuvent léser l'honneur des gens, l'honneur de la justice et la morale publique.

Cela bien entendu, M. Villemot verra de quel côté il doit vider son carquois.

Certes, nous ne manquons pas de livres religieux très niais et très mal faits ! Il y en a beaucoup d'autres, et incomparablement plus, qui sont aussi misérables et par dessus le marché fort pervers, mais point du tout religieux.

M. Villemot cite quelques feuilles volantes qui se distribuent dans le peuple de temps immémorial, des formules baroques de prières indiquées comme recettes pour guérir certains maux. Comme littérature, c'est l'équivalent des chansons favorisées qui vantent l'institution de la garde mobile. Ce ne sont point les auditeurs du P. Félix qui distribuent ces formules, ni les chrétiens instruits qui les récitent. Aucun fidèle ne les a reçues des mains de son curé, aucun Evêque ne les a promulguées dans son diocèse. Mais après tout, M. Villemot brûle sa poudre aux moineaux. S'il veut y regarder un instant, il s'apercevra qu'un homme de bon sens ne peut s'arrêter à ces misères, et qu'un homme de bon cœur ne réfléchit pas assez lorsqu'il se moque d'un pauvre ignorant qui prie. Nous sommes curieux de savoir ce que M. Villemot proposerait contre les colporteurs de l'oraison pour guérir le mal de dents ? Veut-il que l'Eglise les dénonce au procureur impérial ou qu'elle les excommunie ?

Nous lui demandons quel mal fait au monde un pauvre diable qui dit cinq *Pater* et cinq *Ave* et qui ajoute une prière en langue incongrue pour avoir raison de sa teigne ou des tranchées de son cheval. Cela est inepte ? Nous le voulons bien pour vous obliger. Après vous être moqués de ce malheureux, faites-lui présent d'une visite du médecin ou du vétérinaire, et tâchez de l'envoyer à son curé, qui tâchera de lui apprendre à prier correctement. Nous unirons nos efforts aux vôtres, et nous n'en dirons pas moins nous-mêmes des *Pater* et des *Ave* pour nous guérir de maux plus sérieux, qu'on ne guérit guère par d'autres moyens. Cela aussi, direz-vous, est inepte. Soit ! essayez-en.

Tout inepte que vous paraisse la prière, elle est innocente. Les oraisons hebdomadaires de M. Rochefort, pour ne pas chercher d'autres exemples, sont beaucoup plus publiques, beaucoup plus récitées, et se vendent beaucoup plus cher. Ces oraisons universelles contre toutes les formes que peut prendre la maladie du respect, comment faites-vous pour les trouver moins dangereuses et même moins plates ?

LOUIS VEUILLOT.

LE MOIS DE MARIE.

Secouez vos blancs panaches de fleurs, frais amandiers que le printemps fait éclore; petits oiseaux des bois, jetez sous la verte-feuillée vos notes furtives et harmonieuses; brillez de vos premiers feux, doux rayons du soleil de mai. Voici la nature qui revêt sa robe d'émeraude, voici les concerts des forêts qui succèdent aux concerts des salons, et ce n'est vraiment pas dommage, après tant de bises hivernales, de nuages sombres et de musique discordante. Aujourd'hui tout semble prendre une physionomie nouvelle, tout s'épanouit, tout rayonne: la plante dans les prés, l'insecte dans l'herbe, le citadin dans sa ville. L'influence du printemps jette sa clarté dans nos ténèbres parisiennes, et les esprits les plus sceptiques éprouvent une sorte de reconnaissance involontaire et pieuse envers le Maître de toutes choses, qui nous envoie le sourire après les larmes, le soleil après les frimas.

Si nous allons nous asseoir derrière le pilier d'une église, à la lueur crépusculaire du jour qui va s'éteindre, nous entendrons des voix suaves et pénétrantes exhaler, sous les voûtes sonores, de saintes et délicieuses mélodies. Oiseaux du ciel, venant nous parler des choses du ciel, ces voix de jeunes filles fraîches comme un parfum, pures comme la charité, puissantes comme la foi, ramèneront dans notre âme reposée des flots de pensées sereines, de pieuses rêveries et d'espérances endormies, dont tous les bruits du monde ne sauraient nous donner aucune idée. C'est qu'alors la Vierge Marie, ce type adorable de toutes les grâces et de toutes les perfections, passera sous nos regards comme la plus suave manifestation de l'épopée chrétienne; c'est qu'alors nos cœurs seront inondés d'une joie délicieuse et profonde en sentant que ces voix d'anges, ces échos des fêtes célestes, nous en mêlons le charme au sentiment d'un devoir accompli; c'est qu'en même temps que notre oreille écoute avec ravissement ces torrents d'harmonie divine notre conscience est calme, notre âme doucement recueillie et notre esprit religieusement bercé entre deux bonheurs permis: celui d'une musique ineffable qui charme nos sens et celui, plus vif encore, de la pensée pieuse qui nous a conduit à l'entendre.

Oui, le mois de Marie, le mois de la Vierge, le mois des fleurs, des oiseaux et des rayons de soleil, c'est à coup sûr le plus charmant mois de l'année.

CHRONIQUE.

Ces jours derniers, je me trouvais dans un salon à la fois lettré et catholique, où l'on attendait MM. Ferdinand de Lesseps et Karam. Chacun se faisait une joie de rencontrer ces deux hommes diversement célèbres, mais tous deux célèbres : M. de Lesseps dont le nom restera attaché à la plus grande entreprise des temps modernes, à la jonction de la Méditerranée et de la mer Rouge par le canal de Suez, ce travail audacieux et vraiment titanique, qui abrège la route devant le commerce et la civilisation, devant les intérêts et devant les idées ; Karam, le champion de l'indépendance des nationalités catholiques dans le Liban et par suite dans l'Orient tout entier. Chacun se félicitait, en se rendant à l'invitation de l'intelligente et gracieuse maîtresse de la maison de la chance qui s'offrait à lui d'entendre, dans la même soirée, M. de Lesseps parler de cet immense labeur qui marche à son achèvement, et Karam donner des détails sur la Montagne qui lui est si chère et à laquelle il est si cher, et sur les Maronites.

Au moment où j'entrais dans le salon, le maître de la maison, écrivain distingué et zélé catholique, s'avança vers moi, et, prenant l'air de condoléance de l'amphitryon du dîner de Boileau, quand celui-ci dit à ses convives :

Nous n'aurons aujourd'hui ni Lambert ni Molière,

il m'avertit que M. de Lesseps, qu'on espérait toujours, n'était pas encore arrivé, et que Karam venait de se mettre au lit avec un violent accès de fièvre. J'avoue que j'éprouvai une certaine déception. Mon imagination avait bâti des châteaux en Espagne qui disparaissaient comme une décoration de théâtre. Je vis dans la crainte des petits vers et des concerts d'amateurs. J'appréhendais que M. de Lesseps fût remplacé par un sonnet, triste équivalent, ce sonnet fût-il sans défaut, et Karam, par une romance. Mais je repris toute ma confiance quand le maître de la maison me présenta à Mgr Soubiranne, directeur des écoles chrétiennes de l'Orient, qui était assis dans un coin du salon. A partir de ce moment, je crus avoir ville gagnée, et je n'éprouvai pas la moindre inquiétude sur l'emploi de la soirée. Qui donc a plus qualité pour parler de l'Orient que Mgr Soubiranne ? qui l'a visité avec plus de sollicitude et plus de fruit ? qui l'a mieux

vu ? qui a mis plus virilement la main à cette œuvre des Ecoles d'Orient qui vivifie par le souffle de la civilisation catholique ce monde endormi dans les ténèbres de l'ignorance et du sensualisme ?

Je ne dis point qu'il n'y ait pas eu de petits vers ; mais les poètes ont été sobres et discrets. Une seule pièce agréable et courte, consacrée aux crèches, a été lue et bien lue. M. Emile Deschamps, qui devait venir, un charmant poète arrivé à la vieillesse en s'appuyant sur la muse, avait fait comme M. de Lesseps et Karam ; il était indisposé, mais il a été, je l'ai dit, très-agréablement remplacé :

Uno avulso non deficit alter
Aureus et simili frondescit virga metallo.

Quant aux romances, *l'Automne*, de Lamartine, a été parfaitement chanté et l'auditoire a redemandé tout d'une voix cette élégie, à la fois poétique et musicale, dans laquelle on croit entendre gémir la brise automnale, soupirer les grands arbres et mourir les beaux jours. Puis tout à coup une voix stridente comme le clairon a entonné le chant de guerre des zouaves. M. Delphin Balleyguier, après avoir mis tout son cœur dans ses vers et dans sa musique, l'a fait passer dans sa voix, et je voyais dans cette réunion des têtes chauves regretter leur jeunesse qui leur aurait permis d'entonner le chant des zouaves devant Monte Rotondo, au lieu d'entendre chanter dans un salon :

Fils des croisés, Français, chrétiens,
Enfants de glorieuse race,
Contre vous marchent ces païens,
De vos aïeux suivez la trace ;
Que ces nouveaux mahométans
Sous vos coups mordent la poussière,
Et l'on dira dans tous les temps :
Ils combattaient pour la lumière !
Chrétiens, soldats de Dieu,
Aux armes !
Sauvons le pape et Dieu,
Aux armes !

Le moment arriva où Mgr Soubiranne, plusieurs fois pressé par le maître et la maîtresse de la maison, prit la parole. Dire qu'il tint toute l'assistance suspendue à ses lèvres pendant plus de deux heures, ce n'est pas trop dire. Il racontait les progrès de l'influence morale de la France en Orient par le catholicisme, et tous ses auditeurs étaient à la fois Français et catholiques. Il disait comment, par les Ecoles chrétiennes, les missions et les travaux de l'isthme de Suez, le génie français s'implantait en Egypte, en Syrie, en Mésopotamie, rayonnait en Nubie, en Abyssinie, pénétrait partout, comme le rayon de lumière

qui perce les ténèbres. Quelquefois, son récit, qui abondait en généralités élevées, s'arrêtait pour donner cours à de piquantes anecdotes qui attestaient l'exactitude de ses renseignements généraux.

Ainsi, en arrivant pour la première fois au Caire, il alla visiter l'école florissante que tiennent les frères de la doctrine chrétienne, dont la robe respectée se trouve maintenant dans toutes les contrées du monde. Au moment où Mgr Soubiranne entra dans l'établissement qui compte plus de cinq cents enfants, son entrée fut accueillie par le chant d'un de nos cantiques français que l'on chante précisément dans les temps de l'Avent où nous sommes. Émerveillé d'entendre ce cantique de la patrie chanté, dans sa langue natale, sur les rives du Nil, il demanda au supérieur si tous les chanteurs appartenaient à des familles chrétiennes. Celui-ci lui répondit que la moitié au moins étaient musulmans ; il ajouta qu'ils jouissaient naturellement de la plus grande liberté quant à leur culte, mais qu'ils avaient réclamé comme une faveur l'honneur de prendre part au chant du cantique. Quelque chose de plus, beaucoup de ces jeunes musulmans demandaient d'eux-mêmes à apprendre notre catéchisme. Mgr Soubiranne, récemment arrivé à cette époque en Orient, marchait de surprise en surprise. Il avait reçu l'avis officieux que le vice-roi, verrait avec plaisir, qu'on invitât ses deux jeunes enfants à assister à la distribution des prix qui devait avoir lieu le lendemain. Il se rendit donc au palais, ayant à sa droite le directeur des frères vêtu de sa grande robe et un autre frère également en robe, et lui-même portant un costume sacerdotal. De temps à autre, pendant qu'il traversait les longues rues du Caire, il voyait sortir du fond d'une des boutiques un jeune homme qui venait saluer le supérieur de l'école, en lui baisant respectueusement la main. Ce jeune musulman était un ancien élève des Ecoles chrétiennes, qui avait conservé un souvenir reconnaissant de l'éducation qu'il avait reçue. Son père, vieux musulman à barbe grise, le suivait d'un œil satisfait ; il avait probablement perdu ses préventions contre les maîtres qui enseignent aux enfants à honorer leur père et leur mère. Le vice-roi accepta gracieusement l'invitation faite aux princes ses fils, et le lendemain ce fut une des altesses musulmanes qui remit le prix de religion à l'élève qui l'avait mérité.

Que dites-vous de ce progrès ? quelle conquête accomplie contre l'ancien fanatisme musulman ! quelle large tolérance, et que ne peut-on pas faire à l'aide de cette tolérance ! Damas même, la ville fanatique, où autrefois un chrétien n'aurait pu entrer à cheval sans exciter une émotion populaire, a senti passer le souffle civilisateur. Les préjugés sont tombés, et là aussi les chrétiens peuvent marcher le front haut.

Mgr Soubiranne a raconté que les progrès réalisés sont si grands

que, se trouvant, pendant le *Ramazan*, dans le voisinage de la grande mosquée d'Omar, de toutes la plus vénérée des vieux Osmanlis, il exprima sans hésiter le désir de voir une cérémonie dont elle est le théâtre à cette époque. Il y a vingt-cinq ans, un chrétien ne se serait pas impunément approché de cet édifice ; or, remarquez que Mgr Soubiranne n'avait pas quitté le costume ecclésiastique. Un officier du vice-roi, l'apercevant, se détacha et vint lui dire qu'il était impossible de l'introduire dans l'intérieur de la mosquée, mais qu'il le placerait de manière à ce qu'il pût voir tout ce qui se passerait. Mgr Soubiranne vit, en effet, tourner les derviches tourneurs, et entendit hurler les derviches hurleurs, qui branlent la tête d'une voix rauque et saccadée, et répètent sans cesse le nom d'*Allah*, en se faisant écho les uns aux autres. Nul ne parut s'étonner ou se courroucer de son audace. A la faveur de cette tolérance, qui gagne de proche en proche, tous les ouvriers évangéliques, les jésuites, les dominicains, les lazaristes, les frères de la Doctrine chrétienne, les filles de Saint-Vincent-de-Paul et les religieuses de plusieurs autres ordres accourent afin de mettre la faucille dans cette riche moisson. Pendant que les libres penseurs les accusent ici d'arrêter l'essor du progrès, ils vont porter à l'Orient le grain de sénevê d'où sortira un grand arbre. Souvent l'ardeur du climat les dévore, la *malaria* les tue, et Mgr Soubiranne a mentionné une mission où, sur trente-cinq jésuites, trente sont morts dès la première année. N'importe, ces prêtres intrépides se regardent comme des fascines destinées à combler le fossé pardessus lequel le catholicisme passera pour marcher à la conquête des âmes. La civilisation de l'Occident pénètre l'Orient par tous les pores, et l'influence morale de la France se répand en même temps que l'influence du catholicisme.

Puis l'éloquent narrateur, changeant de sujet, a donné des détails pleins d'intérêt sur la Montagne et les Maronites. Après les derniers massacres du Liban par les Druses, un grand nombre d'orphelines dont les familles avaient disparu dans ces journées de sang, ont été recueillies par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Un vaste orphelinat, qui contient plus de cinq cents élèves, a été fondé avec l'argent fourni par les souscriptions que la charité catholique, toujours disposée à panser toutes les plaies, a fournies. Ces jeunes chrétiennes, formées au travail, reçoivent l'excellente éducation qui prépare des mères de famille au foyer domestique. Aussi n'est-il pas rare que les jeunes gens des familles distinguées aillent demander à la supérieure une de ses nombreuses élèves en mariage. "Mère, disait un jeune homme à la supérieure, je veux me marier et n'épouserai qu'une de tes filles. — Mais, répondait la supérieure obligée d'employer le tutoiement qui est

la forme des langues orientales, tu es riche et mes filles sont pauvres. N'importe, les jeunes filles que tu n'as pas élevées ne songent qu'à s'attifer tout le jour, elles ne savent pas travailler, et il est impossible d'avoir une conversation avec elles.—Mais tu ne les connais pas, comment choisiras-tu celle que tu veux épouser ?—Choisis-la-moi toi-même, je la prendrai de ta main et je suis sûr qu'elle me conviendra.”

Et les mariages se font ainsi, continuait Mgr Soubiranne, et ils sont heureux. D'autres fois on voit paraître à la porte de l'orphelinat un jeune homme de la Montagne conduisant sa fiancée. “Mère, dit-il, je t'amène ma fiancée. J'ai déclaré à mon futur beau-père que je ne l'épouserai qu'à condition qu'elle passerait un an chez toi. Tu l'élèveras comme tu élèves tes filles, son père ne veut pas payer sa pension, c'est moi qui la payerai.” Alors le jeune Maronite fait un petit discours tout paternel de circonstance à sa future, et s'en va, sûr de retrouver au bout de l'année une femme accomplie.

—Voilà des mœurs bien excentriques, dirent quelques esprits délicats, et ces Orientaux sont d'étranges originaux !

Soit, mais je trouve les mariages maronites infiniment plus raisonnables que les mariages parisiens. Là bas les jeunes gens s'occupent de la femme, ici, de la dot.

Le journal officiel de Rome a rendu compte d'une séance de l'académie d'archéologie dans laquelle M. le grand commandeur Visconti, secrétaire perpétuel, a annoncé des découvertes de marbres qui se font le long du Tibre près du port de *Ripa grande*, où les anciens avaient établi leur *emporium* ou entrepôt général des marchandises qu'apportaient les galères et les navires romains. M. Visconti a la main heureuse et se voit admirablement servi par sa connaissance profonde de l'antiquité. Après la merveilleuse découverte de la station des Vigiles au Transtévère, qui lui a permis de fixer des dates historiques ignorées et de pénétrer davantage dans la vie intime de la soldatesque romaine, il ouvre tout à coup aux Romains modernes une carrière de marbres précieux.

Là, les blocs, les colonnes transportés des régions les plus éloignées de l'empire, se trouvent accumulés, préparés, taillés, n'attendant que des artistes qui en retirent des statues, des groupes, des chapiteaux, etc. Le 14 février on avait déjà découvert quarante-huit monolithes de marbre africain, carystien, gris, de Porta-Santa, etc., et ce n'est rien, disait M. Visconti à notre correspondant, en comparaison des masses que l'on extraira de l'emporium, dont il a mesuré l'étendue. Le Saint-Père s'est rendu sur le lieu des fouilles et y a rencontré le

cardinal Antonelli. Presque tous les membres du Sacré Collège, les Prélats, les ambassadeurs et les ministres, ont voulu visiter ces étonnantes découvertes. Quant aux Romains, ils estiment avec raison que ce fait est une gloire nouvelle pour le Pontificat de Pie IX, et un titre de plus pour M. Visconti à la reconnaissance des artistes et des savants.

Notre Saint-Père le Pape vient d'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de la France en appelant l'ordre de la Trappe à Rome.

Quelques journaux ont déjà annoncé que l'ancienne abbaye de Saint-Paul-aux-trois-Fontaines et les terrains qui en dépendent, allaient être confiés à des Trappistes ; c'est dans l'audience du 4 de ce mois, (avril) que Sa Sainteté a fait connaître sa détermination à cet égard à S. Em. M. le cardinal Milesi, abbé commandataire perpétuel et ordinaire de cette abbaye ; et c'est le 18 que le R. P. abbé François Régis, procureur-général de l'Ordre près le Saint-Siège, a pris possession du monastère, des trois églises qui y sont annexées et des terrains incultes qui les environnent, terrains d'une contenance d'environ dix hectares, situés sur la voie *Ostiensis*.

Quatorze Trappistes sont attendus à Rome, ils s'installeront aux Trois-Fontaines, braveront le climat, et entreprendront, sous la bénédiction de Pie IX, l'assainissement de cette partie de la campagne romaine. Le site est triste, désolé, mais empreint d'une indicible majesté. Les églises elles-mêmes sont dans l'abandon. Un homme d'une grande foi et d'un grand cœur, visitant il y a quelques mois ces églises, se sentit profondément remué à la vue de ces édifices vénérables, élevés par la piété et menaçant ruine. Il donna une somme de dix mille francs, demandant qu'elle fût employée à restaurer l'église élevée au dix-septième siècle par le Cardinal Aldobrandini, alors abbé commandataire, sur le lieu même où saint Paul eût la tête tranchée.

Cette tête sacrée, que Dieu avait remplie de son esprit, rebondit trois fois sur le sol ; à chaque bond la voix du Docteur des nations prononça en hébreu le nom de Jésus, et une source jaillit de terre. Les trois sources très distinctes, la première plus abondante que la seconde, celle-ci plus abondante que la troisième, n'ont jamais tari, et la saveur de leur eau est diverse, c'est-à-dire, que l'eau de la première, rappelant le lait qui, d'après la tradition, coula au premier bond, est plus douce que les deux autres. La même tradition rapporte que le bourreau de saint Paul et ses aides, les soldats et les témoins de ces prodiges, se convertirent au christianisme.

A cette heure, grâce à l'ancienne munificence du cardinal Pietro Aldobrandini, les trois sources sont encore surmontées de trois autels

ornés de colonnes de vert antique. Tout près de la première fontaine, on voit le fût de marbre sur lequel l'Apôtre posa la tête. Il y a deux chapelles : l'une, soutenue par des colonnes de porphyre rouge, avec un tableau du crucifiement de saint Pierre, belle copie de Guido Reni ; l'autre, soutenue par d'admirables colonnes de porphyre noir, uniques par la dimension, avec un tableau de Basserotto de Bologne, représentant la décollation de saint Paul.

Cette église, dite de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, et les deux autres, sont presque attenantes et regardent une cour où l'herbe sauvage et les ronces croissent en liberté. On entre dans cette cour par un portique sévère, débris de construction antique à la base couronnée d'une tour moyen âge.

Il faut dire ce que sont les deux autres églises, pour donner une idée au lecteur de la vénérable habitation octroyée par Pie IX à nos Trappistes.

La première est sous le vocable de Sainte-Marie *Scala-Caeli*, en mémoire de la vision de S. Bernard, qui aperçut une échelle allant de la terre au ciel, et par où montaient les âmes des trépassés pour lesquelles il avait offert le saint sacrifice. Tombée en ruine une première fois, elle fut reconstruite sur les dessins élégants de Vignole. Une mosaïque du Florentin François Zuccad orne la voûte. Un double escalier conduit dans des catacombes où fut ensevelie une légion chrétienne de dix mille soldats martyrs. Comment rendre les émotions dont l'âme est saisie dans ces lieux, si déserts à la surface, si saintement peuplés sous le sol !

L'autre église, la plus grande, adossée au monastère, porte le titre des SS. Vincent et Anastase. Honorius 1er l'édifia en 626, Adrien 1er la restaura en 772, Léon III en 800, Honorius II en 1221. Les Papes ne laissent rien périr. Ils reconstruisent sans cesse : *Pontifices*. Saint Bernard a vécu là. Tout y est plein de lui. Les Trappistes vont l'y retrouver. Pie IX les met en quelque sorte dans une maison déjà à eux. Froide, glacée, nue, l'église a la forme austère des anciennes basiliques à trois nefs. Sur les pilastres qui soutiennent la nef du milieu, sont peints, d'après les cartons de Raphaël, les douze apôtres, debout. Il y a tant d'inspiration et de grandeur dans les figures que ni le temps, ni les retouches d'une restauration malheureuse n'ont pu les enlaidir.

Un chrétien, nous venons de le dire, a donné en juin dernier dix mille francs. Pourquoi ne nommerions-nous pas M. de Maumigny ? C'est en partie sa générosité qui a peut-être amené la détermination de Pie IX, "détermination qui aura certainement un heureux retentissement à Rome et ailleurs," écrit S. Em. le cardinal Milesi, au

Révérendissime Père F. Régis, en lui envoyant de la part de Sa Sainteté des vases sacrés à l'usage des trois églises. Il y a plus : le Pape, qui fait royalement les choses, a voulu encore donner au Révérendissime Père Régis une admirable mosaïque récemment découverte dans les fouilles d'Ostie. Cette œuvre, que M. le grand commandeur Visconti a estimée l'une des plus belles que l'on possède à Rome et dont on a déjà offert des sommes considérables, ira servir de pavé à l'église de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines.

Nos lecteurs se figureront aisément la joie des bons religieux de la Trappe. Le Ciel semble leur envoyer une récompense du bien qu'ils font en ce moment en Algérie, où leur monastère de Staouéli distribue chaque jour la nourriture aux pauvres Arabes tourmentés par la famine. Qui nous dit que ces Arabes, si rebelles à l'idée de la discipline chrétienne, ne se laisseront pas fléchir par la douceur évangélique et la paternelle bonté des Trappistes de Staouéli.

Une récente décision du Saint-Siège est venue encore ajouter à la joie des Trappistes. On sait que sous Grégoire XVI, il fut statué que, jusqu'à ce que le Souverain Pontife en eût autrement décidé, leurs vœux ne seraient pas reconnus comme *solennels*. Ils étaient en instance pour obtenir une solution définitive de cette question de la *solennité des vœux*. Après avoir consulté ceux de NN. SS. les Evêques qui ont dans leurs diocèses des monastères de la Trappe, le Saint-Siège l'a résolue conformément à leurs désirs.

MOSAÏQUE.

Régler sa dépense sur son revenu, c'est sagesse ; dépenser tout son revenu, c'est imprudence ; dépenser plus que son revenu, c'est folie.

FRANKLIN.

Sans l'amour de Dieu toutes les vertus sont superficielles et ne jettent jamais de profondes racines.

FÉNELON.

Il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs.

FLÉCHIER.

Rien ne mène plus sûrement à l'humilité que la véritable science.

Duchesse DE DURAS.

Les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur.

Mme DE SÉVIGNÉ.

La prière accompagnée de larmes est une vertu. SAINT AMBROISE.

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

Sommaire de la 61e Livraison.

Des Etrennes et des Fêtes du premier jour de l'an au point de vue symbolique.— Firmin Boiesin.....	7
Les Impôts Indirects.— <i>Semaine des Familles</i>	14
Mémoires du Comte Beugnot, Ancien Ministre, 1783-1815.—Alfred Nettement... Souvenirs de l'Armée Pontificale, par M. L. de Beudelievre, ancien Lieutenant- Colonel des Zouaves Pontificaux.— <i>L'Union</i>	20
Fior d'Aliza (Suite).— <i>Entretiens</i> par M. de Lamartine.....	27
De la Haute Education Intellectuelle.—Lettres aux Hommes du Monde sur les Etudes qui leur conviennent, par Mgr. d'Orléans.—Maxime de la Rocheterie L'Eglise Impériale de Saint-Denis.— <i>Le Moniteur</i>	33
Le Poison des Vaudoux.....	43
Eugénie de Guérin (Etude).— <i>Le Conseiller des Familles</i> .—(A continuer).....	54
La Question du Travail des Enfants en Angleterre.— <i>L'Univers</i>	57
Le Passage du Moine.— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	60
La Tournée de l'Aguilaneuf ou Les Etrepreneurs en Bretagne.—Ls. Moland.....	66
Histoire Naturelle.—Le Lion Allant à la Provision.— <i>Revue Britannique</i>	71
Rome et la France.—Les Soldats du Pape—Que va faire la France à Rome.— Lettre de M. de Falloux, à un ancien collègue de l'Assemblée Législative.— Manifeste de Mazzini.....	78
La Réforme en Italie.—Discours historiques de César Cantu.....	82
Beaux-Arts.—Exposition Universelle de 1867.—Ecole Française.—M. Meissonnier.	88
Le Nom de Libre-Penseur.—Baron Gaston de Flotte.....	105
	110
	114

Sommaire de la 62e Livraison.

Le Carnaval.—Louis Moland.....	119
La Saint Valentin.—E. de la B.....	123
Chateaubriand.—Portraits Littéraires.—Léon Gautier.....	126
Fior d'Aliza (Suite).—Entretiens par M. de Lamartine.....	137
Histoire Naturelle.—Le Lion Allant à la Provision.— <i>Revue Britannique</i>	155
L'Athéisme.—H. F. Chevé.....	163
Les Mystiques Allemands au Moyen Age.— <i>Le Contemporain</i>	166
Eugénie de Guérin (Etude).— <i>Le Conseiller des familles</i> .—(A continuer).....	174
M. Duruy et l'Education des Filles.—Lettre de Mgr. Dupanloup à un de ses collègues.—(A continuer).....	188
Mont St. Michel.—Discours du Cardinal de Bonnechose.— <i>Semaine Religieuse</i>	197
L'Art Chrétien.—Ecole Vénitienne par A. F. Rio.—Alfred Nettement.....	204
Académie des Sciences.—Qui a découvert l'attraction universelle.—Pascal et Newton.— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	210
Bibliographie.—Rome and the Popes—Almanach de Notre Dame des Ermites— Bible Illustrée.—Almanach de l'Ave Maria—Directoire Catholique des Etats-Unis.....	213
Pensées Diverses.....	214

Sommaire de la 63e Livraison.

Les Paiens Témoins du Christianisme.—Aug. Nicolas.....	215
M. Duruy et l'Education des filles.—Lettre de Mgr. Dupanloup à un de ses collègues.—(Fin).....	228
Eugénie de Guérin (Etude).— <i>Le Conseiller des familles</i> .—(Fin).....	236
Dialogue de Circonstance.—L'année 1867 et l'année 1868.—A. Nettement.....	246
Fior d'Aliza (Suite).—Entretiens par M. de Lamartine.....	252
Le Bucheron.—Poésie.—Victor de Laprade.....	268
Rome.— <i>Semaine des familles</i>	269
Un Lis Brisé.—Zénaïde Fleuriot.....	276
La Géologie à l'Exposition.—Le Canada.—Marquis de Roys.....	278
Conférences du R. P. Hyacinthe à Notre-Dame.—1ère Conférence.—De la société civile dans ses rapports avec la société domestique.....	280
2ème Conférence.—De la Souveraineté dans les Sociétés Civiles.....	285
Soldat du Pape.—Poésie.....	306
L'Abeille Butineuse de l'Echo.....	308

Sommaire de la 64e Livraison.

Frère et Sœur.— <i>La Semaine</i>	311
Fior d'Aliza (Suite)—Entretiens par M. de Lamartine.....	319
Les Petits Propriétaires.—Poésie.—Henri Galleau.....	330
L'Art Chrétien.—Ecole Romaine.—Michel-Ange.—Par A. Rio.—A. Nettement.....	331
Conférences du R. P. Hyacinthe à Notre-Dame.—3ème Conférence.—La Religion dans la vie des nations.....	338
4ème Conférence.—De la Société Supérieure entre les nations.....	349
Les Païens témoins du Christianisme (Suite).—Aug. Nicolas.....	359
Jenner.—L'inventeur de la vaccine.....	373
Portraits Littéraires.—Lamartine.—Léon Gautier.....	377
M. Duruy et l'Education des Filles.—Opinion de la Presse libérale.— <i>L'Union</i>	386
Le Problème Économique et la Doctrine Catholique.—Par le R. P. Delaporte, Professeur de Dogme à la Faculté de Bordeaux.— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	386
La Science des Athées.—Par Léopold Giraud.—F. Beissin.....	391
Pensées Diverses.....	391, 376, 385, 395
Physiologie des Buveurs.—Les buveurs de vin bleu.— <i>Sem. des familles</i>	396
Chronique, Anecdote, une Election à l'Académie, Service Funèbre à Rome pour les Zouaves.....	400
Nouvelle Place du Palais Royal.....	403

Sommaire de la 65e Livraison.

Automates.—Figures de Cire.—Têtes Parlantes.—Pantins et Poupées.— <i>Revue Britannique</i>	407
Conférences du R. P. Hyacinthe à Notre-Dame.—5ème Conférence.—De la Guerre 6ème Conférence.—De la Civilisation.....	416
Allocation de l'Archevêque de Paris, à la fin des Conférences.....	427
Fior d'Aliza (Suite)—Entretiens par M. de Lamartine.....	437
Les Païens témoins du Christianisme (Suite).—Aug. Nicolas.....	441
Portraits Littéraires.—Lamartine.—Léon Gautier.—[A continuer].....	458
La Neuvaine de Ste. Geneviève à Paris.— <i>L'Espérance</i>	478
Un Pressentiment.—Les Familles.....	487
Bibliographie.—Message du Gouverneur du Wisconsin.....	490
La Lettre à l'Écolier.—M. Violeau.—Poésie.....	500
Chronique.—Les Femmes Libres-Penseurs.....	501
Le Mois d'Avril.—Rémi Belleau.—Poésie.....	502
	504

Sommaire de la 66e Livraison.

Une Veillée en Normandie.— <i>Semaine des Familles</i>	503
Les Païens témoins du Christianisme (Fin).—Aug. Nicolas.....	513
Portraits Littéraires.—Lamartine.—Léon Gautier.—[Fin].....	526
Le Prince de Galles, Chevalier de St. Patrick.—J. M. Gardet.....	541
Pensées Diverses.....	544
Avons-nous une Ame.— <i>Gazette de France</i>	545
Lettre de l'Évêque d'Orléans à un Matérialiste.....	547
M. Rochefort et le Figaro.—Ls. Vuillot.....	550
Le Mois de Marie.....	555
Chronique.—Mgr. Saurienne en Orient, les Mariages Maronites, l'Académie d'Archéologie à Rome, les Trappistes aux Trois Fontaines.....	556
Mosaïque.....	563
Table par Sommaires.....	564
Table Alphabétique.....	566
Table par Sommaires des cinq premiers Volumes.....	567

TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	PAGES	PAGES	
Abeille (L') Butineuse de L'Echo.....	308	Manifeste de Mazini	88
Académie (L') d'Archéologie à Rome.....	556	Mariages (Les) Maronites	556
Académie des Sciences	210	Mémoires du Comte Beugnot.....	20
Allocution de l'Archevêque de Paris.....	437	Message du Gouverneur du Wisconsin	500
Anecdote	400	Mgr. Soubiranne en Orient	556
Année (L') 1867 et 1868.....	246	Michel Ange	331
Art (L') Chrétien	204, 331	Mois (Le) d'Avril	504
Athéisme (L')	163	Mois (Le) de Marie	555
Automates	407	Mr. Duruy et l'Education des Filles	188, 228, 386
Aurons-nous une Ame	545	Monsieur Meissonnier	110
Beaux-Arts	110	Mont St. Michel.....	197
Bibliographie	213, 500	Mosaïques	563
Bucheron (Le)	268	Mystiques Allemands (Les) Au Moyen Age.....	166
Buveurs (Les) de Vin bleu	396	Neuvaine (La) de St. Geneviève à Paris	487
Carnaval (Le).....	119	Nom (Le) de libre-penseur	114
Chateaubriand	126	Nouvelle Place du Palais Royal.....	403
Chronique.....	400, 502 et 556	Opinion de la Presse Libérale	386
Conférences du Père Hyacinthe	280, 295, 338, 349, 416, 427	Paiens (Les) témoins du Christianisme	215, 359, 458, 513
Dialogue de Circonstance.....	246	Pantins et Poupées	407
Discours du Cardinal Bonnechose.....	197	Paschal et Newton.....	210
Discours Historique de César Cantu	105	Passage (Le) du Moine	71
Ecole Française	110	Pensées diverses	214, 337, 371, 385, 395, 525, 544
Ecole Romaine	831	Poésie.....	268, 306, 330, 501, 504, 525
Ecole Vénitienne	204	Petits (Les) Propriétaires.....	330
Eglise (L') Impériale de St. Denis	54	Poison (Le) des Vandouze.....	57
Election (Une) à L'Académie.....	400	Portraits Littéraires	126, 377, 478, 526
Etrennes (Les) en Bretagne	78	Problème (Le) économique et la Doctrine Catholique.....	388
Etrennes (Des) et des fêtes du premier jour de l'an au point de Vue Symbolique.....	7	Pressentiment (Un)	490
Eugénie de Guérin.....	60, 174, 236	Prince (Le) de Galles, Chevalier de St. Patrick	541
Femmes (Les) libres-penseurs.....	502	Prière d'un Père pour sa Fille.....	525
Fior d'Aliza.....	33, 137, 252, 319, 441	Physiologie des buveurs.....	396
Frère et Sœur	311	Question (La) du travail en Angleterre	66
Géologie (La) à l'Exposition.....	278	Réforme (La) en Italie.....	105
Haute (de la) Education Intellectuelle.....	43	Rochefort (M.) et le Figaro	550
Histoire Naturelle	82, 155	Rome.....	269
Impôts (Les) Indirects.....	14	Rome et la France.....	88
Jenner, l'Inventeur de la Vaccine	373	Saint (La) Valentin	123
Lamartine.....	377, 478, 526	Service funèbre à Rome pour les Zouaves	400
Lettre (La) à l'Ecolier	501	Science (La) des Athées.....	391
Lettre de l'Evêque d'Orléans à un Matérialiste	547	Soldats du Pape.....	88, 306
Lettres de Mr. de Falloux	88	Souvenir de l'armée Pontificale	27
Lettres aux Hommes du Monde	43	Têtes parlantes.....	407
Lettres de Monseigneur Dupanloup	188, 228	Tournée (La) de la Guilanef	78
Lion (Le) allant à la Provision	82, 155	Trappistes (Les) aux Trois Fontaines.....	556
Lis (Le) brisé	276	Veillée (Une) en Normandie.....	503

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Sommaire de la 1re Livraison.

Prospectus.....	3
Conditions.....	4
Histoire Philosophique.....	6
Du Roman à notre Epoque.....	20
Poésie.....	27

Sommaire de la 2e Livraison.

La Marque de Naissance.....	31
Histoire Philosophique.....	36
L'Ouvroir dans le Salon.....	41
Mort du Général Lamoricière.....	45
Impressions d'un Paysan.....	48
Chronique.....	50
Les Evénements du Mois.....	52

Sommaire de la 3e Livraison.

Du Roman à notre Epoque, (Suite)—A. de Gabrias.....	59
La Marque de Naissance (Suite)—Hawthorne.....	63
Les Sophistes et la Critique par Gratry—Alfred Nettement.....	68
Le Whist—Félix Henri.....	75
Poésie—Justin Maurice.....	78
Chronique—Octave Laoroix.....	79
Fragments du Journal d'Eugénie de Guérin—G. S. Trebutien.....	86

Sommaire de la 4e Livraison.

Valentine—H. Audeval.....	87
Sculpture—Alfred Nettement.....	93
Rome—Charles Quesnel.....	99
La Marque de Naissance (Fin)—Hawthorne.....	103
Le P. Lacordaire et Mme. Swetchine—Foisset.....	107
Fragments du Journal d'Eugénie de Guérin.....	112

Sommaire de la 5e Livraison.

La Philosophie—Mgr. l'Evêque d'Orléans, de l'Académie Française.....	115
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	122
Conférences de Notre Dame—R. P. Hyacinthe.....	129
Le Lis du Village—Emile Richebourg.....	135
Bulletin Littéraire—Eugène Vuillot.....	140
La Royauté de la Fève—Anatole Coutris.....	142
Benedictus es, Domine—V. D. Jacques.....	142

Sommaire de la 6e Livraison.

La Philosophie (Suite) Mgr. l'Evêque d'Orléans, de l'Académie Française.....	143
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	148
Nouvelle du Pays Littéraire—Venet.....	155
Un Soir en Pologne—Alfred Nettement.....	157
Conférences de Notre Dame (Fin)—R. P. Hyacinthe.....	163
Le Lis du Village (Suite)—Emile Richebourg.....	166

Sommaire de la 7e Livraison.

Valentine (Suite)—H. Audeval.....	171
Le P. Lacordaire et Mme. Swetchine (Fin)—Foisset.....	178
Faculté de Droit de Toulouse—Dubernet de Bosq.....	182
L'Académie Française et les Académiciens—U. Maynard.....	184
Un Oncle comme on en voit Guère—C. Eparvier.....	188
Rome (Suite)—Charles Quesnel.....	193
Bibliographie—P. Toulemont.....	196

Sommaire de la 8e Livraison.

Nouveau Droit Public et Privé.....	199
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	207
Deuil National.....	213
Le Lis du Village (Suite)—Emile Richebourg.....	214
L'Enquête Intellectuelle et Morale—J. Cohen.....	222
Notice sur le P. Hyacinthe—Arthur de Boissieu.....	224

Sommaire de la 9e Livraison.

Conférences de Notre Dame (Suite)—R. P. Hyacinthe.....	227
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	236
La Philosophie (Suite)—Mgr. l'Evêque d'Orléans, de l'Académie Française.....	240
Un Oncle comme on en voit Guère (Suite)—C. Eparvier.....	244
Les Evénements du Mois—Léon Lavedan.....	248
Les Dramas Liturgiques au Moyen Age—J. G. L.....	253

Sommaire de la 10e Livraison.

Conférences de Notre Dame (Suite)—R. P. Hyacinthe.....	255
Physiologie des Baveurs—Félix Henri.....	262
That is the Question.....	266
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	269
Deuil National (Suite).....	276
Voyages de Jacques Cartier au Canada.....	282

Sommaire de la 11e Livraison.

La Philosophie (Suite)—Mgr. l'Evêque d'Orléans, de l'Académie Française.....	283
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	288
L'Académie Française et les Académiciens—U. Maynard.....	293
Le Lis du Village (Fin)—Emile Richebourg.....	296
Deuil National (Fin).....	302
Physiologie des Buveurs (Suite)—Félix Henri.....	306

Sommaire de la 12e Livraison.

La Guirlande de Julie—G. de Cadoudal.....	311
La Philosophie (Suite)—Mgr. l'Evêque d'Orléans de l'Académie Française.....	315
Conférences de Notre Dame (Suite)—R. P. Hyacinthe.....	320
Un Oncle comme on en voit Guère (Fin)—C. Eparvier.....	324
Rome (Fin)—Charles Quesnel.....	329
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	333

Sommaire de la 13e Livraison.

Les Origines Historiques de Javert—Alfred Nettement.....	339
Conférences de Notre Dame (Suite)—R. P. Hyacinthe.....	343
Un Serment Tyrannique.....	351
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	359
L'Abeille Butineuse.....	364

Sommaire des 14 et 15e Livraisons.

Lord Palmerston—Alfred Nettement.....	367
La Harpe Irlandaise et les Féniens—H. de la Villemarqué.....	371
L'Abeille Butineuse.....	379
La Philosophie (Suite)—Mgr. l'Evêque d'Orléans de l'Académie Française.....	382
Valentine (Suite)—H. Audeval.....	388
Révision du Code Napoléon—Bathie.....	394
Conférences de Notre Dame (Suite)—R. P. Hyacinthe.....	410
L'Académie Française et les Académiciens—U. Maynard.....	414
Les Evénements du Mois—Léon Lavedan.....	416
Liste des Abonnés.....	422

Sommaire de la 16e Livraison.

Remarque.....	423
La Harpe Irlandaise et les Féniens (Fin)—H. de la Villemarqué.....	424
Révision du Code Napoléon (Fin)—Bathie.....	43
Table des Matières.....	443

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

Sommaire de la 17e et 18e Livraison.

Remarque.....	7
Opinions des Journaux.....	8
Valentina (Suite)—H. Audeval.....	10
Les Mystères de la Photographie—René.....	21
Derniers Volumes des Œuvres de M. de Tocqueville—G. de Beaucourt.....	25
L'Académie Française et les Mœurs Littéraires—Réception de M. C. Doucet.....	29
Archéologie (Bible)—Voyage en Terre Sainte par M. de Saulcy, Membre de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-lettres—A. Bonnetty.....	34
Dieu vous Bénisse—Jérôme Dumoulin.....	40
Correspondance de Londres.....	44
La Philosophie (Fin)—Mgr. l'Evêque d'Orléans, de l'Académie Française.....	51
Revue Littéraire—La Réforme du Luxe par le Théâtre—La Famille Benoiton, Comédie par Victorien Sardou—Antonin Rondelet.....	58

Sommaire de la 19e et 20e Livraison.

Les Philosophes à Table dans les Temps Anciens et le Moyen Age.....	68
Lettres Parisiennes et Lettres d'un Passant—Arthur de Boissieu.....	71
Une Nuit dans un Workhouse—Mœurs et Pauperisme.....	76
Revue Littéraire—La réforme du luxe par le Théâtre.—La famille Benoiton, Comédie par Victorien Sardou.—Antonin Rondelet (Suite).....	85
Le Barreau de Paris.....	91
Les Courses du Printemps—Félix-Henri.....	96
Alice—Louis Joubert.....	100
Chronique de la quinzaine.—Histoire Politique et Littéraire.—E. Forcade.....	111
Les Evénements du mois.—Léon Lavedan.....	115

Sommaire de la 21e et 22e Livraison.

L'Académie Française.—Réception de M. Prevost-Paradol.—F. de Lagenevais..	119
Revue Scientifique.—Les inhumations précipitées.—Arthur Mangin.....	125
Chiens et Chats et cetera.—Jérôme Dumoulin.....	132
Le Barreau de Paris.—Jules le Berquier.....	137
Lettres Parisiennes.—J. M. de Gaulle.....	143
Une Nuit dans un Workhouse (Suite).....	146
Chronique du Mois.....	155
Valentine—Nouvelle.—H. Audeval.....	158
Bulletin Bibliographique.....	167
Chronique de la Quinzaine.—E. Forcade.....	168

Sommaire de la 23e et 24e Livraison.

De la Douleur chez l'Homme et chez les Animaux.....	175
Revue Littéraire.—La réforme du Luxe par le Théâtre.—La famille Benoiton, Comédie par Victorien Sardou [Fin.]—Antonin Rondelet.....	182
Les Philosophes à Table dans les Temps Anciens et le Moyen Age [Fin.]—Revue Britannique.....	187
L'approche du Grand Jour.—Dialogue pour les Pensionnats.—Correspondance des familles.....	193
Bibliographie.—Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages, par N. O. Montréal (Bas-Canada), 1864.—Jules Tailham.....	198
Alice.—Nouvelle (Suite.)—Louis Joubert.....	202
Société d'Economie Oubitable.—Les Assurances sur la Vie.—Le Contemporain.—A. de Mareuil.....	214
Correspondance d'Allemagne.—Situation politique de l'Allemagne.—Une brochure de M. Wolfgang Menzel. Les Philosophes allemands.—Karl Schmetterling.....	219
Correspondance de Londres.—Les cloches de la semaine sainte.—Les œufs de Pâques.—Une lettre de la Reine.—Relique monarchique. Les feniens et le Canada.—L'irenicon.—Concurrence à l'église.—Le bill de réforme.—Un mot de lord Palmerston.—Mémoires de Wyndham.—Le docteur Kébel.....	222
L'Abcille Butineuse de l'Echo.....	228

Sommaire de la 25e et 26e Livraison.

Lettre sur la Question Allemande.—Adolphe Dechamps.—Ministre d'Etat de la Belgique	231
Exposition des Chiens.—Frisette.—A. M. le Baron du Quosnoy.—Henri Galleau ..	238
La Trichine.—Dr. Davaine	239
Les Fumeurs.—Le Tabac est divin et n'a rien qui l'égale	244
La Pêche à la Ligne.—M. Chambouillard à la pêche aux goujons	250
Alice—Nouvelle [Suite.]—Louis Joubert	253
De la douleur chez l'Homme et chez les Animaux [Suite.]— <i>Revue Britannique</i> ..	259
Le Premier Consul Législateur.—Étude sur la part que prit Napoléon aux travaux préparatoires du Code	268
Les Travailleurs de la Mer—Par M. Victor Hugo.—P. Douhaire	272
Valentine.—Nouvelle [Suite.]—H. Audeval	275
L'Age d'Or des Ecoliers—Et bataille des dix parties du Discours.—Le docteur E. Mathieu	284
La Bulle de Savon	286

Sommaire de la 27e et 28e Livraison.

Trois Femmes de notre temps.—Eugénie de Guérin.—Charlotte Brontë.—Rahel Lévin.— <i>Correspondance des familles</i> .—Gabriel Cerny	287
Alice.—Nouvelle [Suite.]—Louis Joubert	296
La Trichine [Fin.]—Dr. Davaine	350
La Physiologie des Chats	309
Vercingetorix	315
L'Énéidvaddeu	318
De la douleur chez l'Homme et chez les Animaux [Fin].— <i>Revue Britannique</i>	320
Bulletin de la Mode.—La Crinoline.—Qu'est ce qu'un Benoiton?	327
Lettre sur la Question Allemande.—Adolphe Dechamps.—Ministre d'Etat de la Belgique.— <i>Correspondant</i>	329
L'Abeille Butineuse	337
Logogriphe et Enigme	341
Liste des Abonnés	342

Sommaire de la 29e et 30e Livraison.

Polémique Catholique.—La stratégie de M. Renan.—Œuvre postume de Mgr. Gerbet, Evêque de Perpignan.— <i>Annales de Philosophie</i>	343
Conférences de Notre-Dame [Suite.]—R. P. Hyacinthe	349
Valentine.—Nouvelle [Suite.]—H. Audeval	358
Trois Femmes de notre temps.—Eugénie de Guérin.—Charlotte Brontë.—Rahel Lévin.— <i>Correspondance des familles</i> .—Gabriel Cerny	368
Chronique de la Quinzaine —M. Thiers.—Réserve de la France.—Les Questions Austro-prussienne et Austro-italienne.—Congrès Européen.—Les fonds en Angleterre.—Le Maréchal O'Donnell.—E. Forcade	371
Chronique du Mois.—Rapprochement du Protestantisme vers l'unité Catholique. Lettre de Florence.—L'Enseignement Religieux.—Alarmer et préparatifs de guerre en Italie	380
Correspondance de Naples.—Grande agitation.—Les anciens Volontaires Garibaldiens.—L'Indépendante.—Le Prince Napoléon à Naples.—Bal à la Cour.—Le Prince Humbert	382
Chronique et Bulletin Bibliographique.—Le Baron Haussman et le Luxembourg —Paris et Londres	385
Lettre d'un Romancier (J. Janin) à un Séminariste	388
Discours de M. Thiers sur la Question Allemande; au Corps Législatif, séance du 3 mai 1866	391
.....	393

Sommaire de la 31e et 32e Livraison.

Remarque	399
Le Doute et ses victimes dans le Siècle présent.—Par M. l'abbé Louis Baunard, Chanoine honoraire d'Orléans, docteur en théologie, docteur ès-lettres.—Alfred Nettement	400
Valentine.—Nouvelle [Fin.]—H. Audeval	404
Discours de M. Thiers sur la Question Allemande au Corps Législatif, séance du 3 mai 1866 [Fin]	411
Chronique et Bulletin Bibliographique.—Un banquet de Collège.—J. d'Ortigues.—Histoire de César.—M. Renan et les Apôtres.—Dictionnaire de Mythologie	418
Musique de chambre	423
La Joie au foyer	423
Colomb et Americ Vespuce	424
Chronique des Chroniqueurs.—Conte étrange.—Vivier.—Une poignée de tabac ..	426
Conférence de Notre-Dame [Fin.]—R. P. Hyacinthe	429
Allocution de Mgr. l'Archevêque de Paris	441
Airelles de Mad. de Swetchine	445
Table	447

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Sommaire de la 33e et 34e Livraison.

Remarque	7
La guerre et la crise européenne.—Michel Chevalier	8
La Clef d'or—Nouvelle.—Zénaïde Fleuriot	13
Le Dernier Jour du Siècle d'Ancone.—Episode de la guerre d'Italie.— <i>L'Union</i>	20
Exposition Universelle de 1867.—Le Palais et ses Annexes.—Le Parc et les Jardins. — <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	29
Napoléon III.— <i>Journal de Bruxelles</i>	31
Une première Représentation—Vaudeville en deux Actes.— <i>Correspondance des familles</i>	34
Chronique de la Quinzaine.—Les illusions de la paix.—La politique de neutralité attentive.—Politique Anglaise.—Question Mexicaine.—E. Forcade.....	42
Correspondance d'Italie.—Les Plaines de la Lombardie.—La Ste. Cécile de Raphaël.—Galimatias Germanique.—4 millions de dépenses par jour.— <i>Revue Britannique</i>	51
Correspondance d'Allemagne.—La Tour penchée de Lubeck.—Guerre fratricide.—Le petit mot pour rire des diplomates.—A. Rolland.....	56

Sommaire de la 35e et 36e Livraison.

Un Tableau de Fra Angelico.— <i>Le Contemporain</i>	63
Alice.—Nouvelle [Suite].—Louis Joubert.....	69
Littérature Populaire.—Les Petits Journaux.— <i>Revue Bibliographique</i>	84
L'œuvre du Denier de Saint-Pierre.—R. Tancrède de Hauteville.....	87
Un Dîner chez Lucullus.....	89
Lettre sur la Révolution Française.—Par l'Evêque d'Orléans	90
La Guerre et la Crise Européenne.—Michel Chevalier.....	99
Chronique de la Quinzaine.—La guerre.—Le cabinet Derby.—Lord Stanley.—Les vieux Dandies.— <i>Revue des Deux Mondes</i>	108
Chronique du Mois.—Le Roi aveugle du Hanovre.—La Suisse Saxonne.—Drame Judiciaire.—Procession de la Fête-Dieu.—Câble Transatlantique.....	113
Conversation des Drogues.—La Nuit chez un Apothicaire.—Le Dr. E. Mathieu.....	116

Sommaire de la 37e et 38e Livraison.

Le Père Félix et un Economiste Démocrate	119
Revue Musicale.—Musique Grecque.—L'abbé Listz.—St. François de Paule.—Idylle chrétienne de St. François d'Assise.—Messe de M. d'Ortigue.—Biographie de Beethoven	124
Il n'y a que la Religion pour établir d'affectueux rapports entre celui qui commande et celui qui obéit.....	128
La Clef d'Or—Nouvelle [Suite].—Zénaïde Fleuriot.....	130
La Question des Cimetières.....	137
Un Tableau de Fra Angelico [Fin].— <i>Le Contemporain</i>	140
Préliminaires du Crible.—Les Travailleurs de la Mer.....	147
La Guerre et la Crise Européenne [Fin].—Michel Chevalier.....	151
Chronique de la Quinzaine.—La Prusse, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie.— <i>Revue des deux Mondes</i>	160
Discussion au Corps Législatif sur les droits des Héritiers des Auteurs.— <i>L'Union</i>	164
Hygiène et Agriculture.—Un mot sur la Trichinose.—L'utilité des Taupes.....	173

Sommaire de la 39e et 40e Livraison.

Excentricités Américaines.—La Cité Reine de l'Ouest.....	175
Alice.—Nouvelle [Suite].—Louis Joubert.....	185
Bibliographie.—Françoise d'Amboise.—Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, par l'abbé Richard.—La bienheureuse Françoise d'Amboise, par le Vicomte de Kersabiec.—La bienheureuse Duchesse, poème par E. Grimaud.—G. de Cadoudal.....	191
Beaux-Arts.—Salon de 1866.—Dubosc de Pesquidoux	195
L'Ami des Oiseaux.— <i>La Semaine des familles</i>	198
Le Christianisme et le Bonheur Social.— <i>L'Union</i>	202
Discussion au Corps Législatif sur les Droits des Héritiers des Auteurs.....	205
Théâtre Italien.—Amleto, tragédie de Shakespeare, traduite par M. Rusconi; débuts de la troupe de M. Ernesto Rossi.....	210
Causerie Littéraire.—Le poète Joseph Méry.—A. Marc.....	216
Chronique.—Salut à la jeunesse, le canon aux cent coups, le Bourgmestre de Francfort, le choléra à Amiens, Exposition Internationale de Pêche.— <i>Le Messager de la Semaine</i>	219
Chronique de la Quinzaine.—Politique Prussienne, causes de ses succès.—Les Rois feudataires.—Le Gouvernement Français parrain de la paix	222
L'Abeille Butineuse.....	228

Sommaire de la 41e et 42e Livraison.

Inscription trouvée à Pompéi—Prouvant l'existence publique du Christianisme 13 ans après la mort de St. Pierre, et constituant le plus ancien texte païen de l'histoire de l'Eglise.— <i>Annales de Philosophie Chrétienne</i>	231
Souvenir d'Ancone.—Siège de 1860, par le Comte de Quatrebarbes, Gouverneur de la Ville et de la Province.....	242
Pierre Gratiolet.—Ses œuvres.—Ch. Flandin.....	248
Madame Ancelet.—Un Salon de Paris 1824-1864.— <i>L'Union</i>	253
Le Cardinal Wiseman — Alfred Nettement.....	258
Jules Janin.—Le Talisman.....	265
Les Champs Elisées.— <i>La Semaine des familles</i>	266
La Clef d'Or.—Nouvelles [Suite.]—Zénaïde Fleuriot.....	273
Chronique du Mois.— <i>Le Contemporain</i>	282
Airelles de Madame de Swetchine.....	286

Sommaire de la 43e et 44e Livraison.

Histoire de deux Ames.—Rencontre.—Amour.—Conversion et Mort.—Alex. de Saint Albin.....	287
Les Etudes et l'Age Mur.—Cte. de Champagny.....	295
Excentricités Américaines.—La Cité Reine de l'Ouest.— <i>Revue Britannique</i>	303
Causerie Littéraire.—Trois volumes écrits par une jeune paysanne.—Les amis du peuple en parleront-ils?—Une apostrophe et un parallèle.—La vie et les œuvres de Marie Lataste!—Comment un villageois a-t-elle pu être à dix-huit ans une grande théologienne.— <i>Messager de la Semaine</i>	312
Alice—Nouvelle [Suite.]—Louis Joubert.....	315
Les Fêtes de Nancy.—Adrien de Riancey.....	329
L'utilité des Oiseaux — <i>L'Union</i>	333
Correspondance de Londres.—Revirement de l'opinion sur la Prusse.—Le Télégraphe Transatlantique et l'Isthme de Suez.—Désintéressement de l'Angleterre.—L'émeute réformiste.—Conspiration d'une fusée.—Le nuage bleu du choléra.—L'Eau et le Vin.—Une Pilule d'Or.—Amédée Pichot.....	335
Correspondance d'Italie.—Le Corrège et le Réalisme.—La Maison Bleue des Apennins.— <i>Revue Britannique</i>	340

Sommaire de la 45e, 46e, 47e et 48e Livraison.

Remarque.....	343
Avis important.....	344
Les Musées Italiens.—Pompéi.—Succursale du Musée.— <i>Revue Britannique</i>	346
La force musculaire des Insectes. <i>Revue des deux Mondes</i>	350
Le Marché de la Rue de Sèvres.— <i>La Semaine des familles</i>	365
L'Abeille Butineuse de l'Echo.....	370
Alice—Nouvelle [Fin.]—Louis Joubert.....	375
La Science, les Etudes et les Arts à Rome sous le Pontificat de Pie IX.—J. Mongin.....	393
Le Crucifix du Curé de G***—Paul des G.....	401
Principes de Théologie Mystique.—Par Mgr. Chaillot, Prélat Romain.— <i>Revue Bibliographique</i>	406
Un Champ de Bataille.—Custoza—24 juin 1866.— <i>Journal des débats</i>	412
Histoire de deux Ames.—Rencontre.—Amour.—Conversion et Mort [Fin.]—Alex. de Saint-Albin.....	416
La Chapelle des Martyrs et la Ligne Droite.— <i>L'Union</i>	427
Un Livre nouveau de M. Guizot.—Laurientie.....	434
P de Pontmartin.—Entre Chien et Loup.—Alfred Nettement.....	434
Aierre Gratiolet.—Ses Œuvres [Fin.]—Ch. Flandin.....	438
Les Etudes de l'Age Mur [Fin.]—Cte. de Champagny.....	443
Les Fêtes de Nancy [Fin.]—Adrien de Riancey.....	452
Nos bons Parisiens.—Poésie.—Madame Anais Ségalas.....	455
1620.—Poésie.....	456
Table par Sommaire.....	457
Table Alphabétique.....	460

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Sommaire de la 49^e Livraison.

L'imitation de Jésus-Christ—Cours familial de Littérature, par Lamartine	7
La Clef d'Or.—Nouvelle (Suite).—Zénaïde Fleuriot	21
Du Choléra en 1865-66.—Le Docteur G. Dujardin Beaumetz.— <i>Le Contemporain</i>	43
Lettres Inédites de Mme. de Swetchine—Publiées par M. le comte de Falloux, de l'Académie Française	56
Un Cousin de Passage.—Scène de la Vie de Chateau.— <i>Revue de Bretagne</i>	63
Le Gouvernement des Papes et les Révolutions dans les Etats de l'Église, d'après des documents authentiques extraits des archives secrètes du Vatican et autres sources italiennes	78
La Vie de Chateau en Automne.—La Partie d'Échecs	89
Chaises et Bancs de Paris.—Impossibilité de peindre Paris.— <i>Sem. des familles</i>	95
Causeries Parisiennes.—Les Exploiteurs et les Victimes de l'Exposition Universelle.—Le grand <i>Aquarium</i> du Boulevard Montmartre et l'Enfant-poisson des Champs-Élysées.—La complainte et le livre de Risk-Allah.—Alex. Dumas, le 1 ^{er} Cuisinier du Siècle.—Les derniers chefs-d'œuvre du Baron Brisse.—La question des nées.—Les faiblesses d'un pontife de l'art	101
Chronique.—Une grande pluie d'étoiles—Théories des étoiles filantes—Observations intérieures—La nuit du 14 novembre à Paris et à Londres.— <i>Mess. de la Semaine</i>	105
Bibliographie.—La Femme dans l'Antiquité.— <i>Revue Bibliographique</i>	107

Sommaire de la 50^e Livraison.

Hygiène et Salubrité.—Les Désinfectants.— <i>Revue Britannique</i>	113
Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois de Paris.—Le second Empire, par Louis Véron	126
L'imitation de Jésus-Christ (Fin).—Par Lamartine	132
L'Opinion Nationale et Gaillée	136
Théodore Murette à la Trappe.— <i>L'Union</i>	140
Un Cousin de Passage.—Scène de la Vie de Chateau (Fin).— <i>Revue de Bretagne</i>	144
La Clef d'Or—Nouvelle (Suite)—Zénaïde Fleuriot	152
Sylviculture—Une Visite aux Arbres Géants	173
Conférences de Notre-Dame.—Par le Père Hyacinthe—De la société domestique dans le plan général de la Société humaine— <i>Semaine Religieuse</i>	177
La Célèbre Contestation entre St. Etienne et St Cyprien—par Mgr Tizzani, Archevêque de Nisibe	188
Nécrologie—M. Thomine Desmasures et le père Philippe de Villefort	194
Lettres de Laurette de Malboissière—par le Vicomte d'Yzarn Freissinet	197
Les Poètes—Mme Peuquer, Mme Ackermann, J.-M. Jouffroy—G. de Cadoudal	200
Les Odeurs de Paris—par Louis Veillot	205
Les Evénements du Mois—par L. Lavedan	210
Pensées Diverses	214

Sommaire de la 51^e Livraison.

Ecce Homo ou la Critique Religieuse en Angleterre.— <i>Le Correspondant</i>	217
Études Romaines.—Une Visite à Saint-Pierre—Eugène de la Gournerie— <i>Revue de Bretagne et de Vendée</i>	239
Le roi Voltaire—Extraits des Odeurs de Paris—Par Louis Veillot— <i>Revue du Monde Catholique</i>	249
Physiologie des Buveurs—Angleterre—Les Buveurs de Gin (Suite)— <i>Semaine des familles</i>	261
Mémoires Anecdotiques—Mœurs—Les Salons— <i>Revue Britannique</i>	266
Conférences de Notre-Dame.—Par le Père Hyacinthe—De la société conjugale dans la société domestique— <i>Semaine Religieuse</i>	283
Histoire de Deux Ames—Rencontre—Amour—Conversion et Mort (Suite)—Alex. de St. Albin	298
La Clef d'Or—Nouvelle (Suite)—Zénaïde Fleuriot	306
L'Abeille Butineuse de l'Écho	328

Sommaire de la 52^e Livraison.

L'évêque d'Orléans est un grand coupable.—H. de Riancey	337
Fiat Voluntas tua—Poésie	340
L'Episcopat Français.—Lettres Pastorales.— <i>L'Union</i>	341
Mémoires Anecdotiques—Mœurs—Les Salons [Fin]— <i>Revue Britannique</i>	350
Les Odeurs de Paris—Par Louis Veullot—Extraits—Préface—Paris et Rome	360
Les Moines d'Occident—Par M. le Comte de Montalembert—Extraits—Les Saints et les Moines du Pays de Galles	366
Conférences de Notre-Dame—Par le Père Hyacinthe—De la corruption de la société conjugale par l'immoralité contemporaine— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	371
La Clef d'Or—Nouvelle [Suite]—Zénaïde Fleuriot	380
Pensées Diverses	403
Esquisse du Père Hyacinthe—Incident— <i>Le Mousquetaire</i>	404
Chansons Populaires du Canada—Remarques générales—A la Claire Fontaine— Vive la Canadienne—Digue dindaine	410
Le Rameau Béni—Poésie	414
L'Abeille Butineuse de l'Echo	415

Sommaire de la 53^e Livraison.

De la Réunion de l'Eglise Protestante d'Angleterre à l'Eglise Catholique—Par Jules Gondou—Extraits—Avant-Propos	417
Ecce Homo ou la Critique Religieuse en Angleterre [Fin]— <i>Le Correspondant</i>	427
Conférences de Notre-Dame—Par le Père Hyacinthe—De la Paternité— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	436
Histoire de Deux Ames—Rencontre—Amour—Conversion et Mort [Suite]—Alex. de St. Albin	448
A Sa Majesté le Roi de Hanovre après sa Protestation—Poésie	456
Rome et la Situation présente—Lettres politiques—par le prince H. de Valori	458
Rapport de M. Villemaïn, Secrétaire perpétuel, à l'Académie Française, sur les Concours de 1866	464
Discussions dans le Sénat Français.—Sénatus-Consulte, modifiant l'art. 26 de la constitution; discours de M. le duc de Persigny et du vicomte de Laguer- ronnière	471
Les Odeurs de Paris—Par Louis Veullot—Esquisse et Critique— <i>Revue Biblio- graphique</i>	498
La Clef d'Or—Nouvelle [Suite]—Zénaïde Fleuriot	507
Catholicisme, Protestantisme et Infidélité—par Rév. P. Weninger, S. J. Extraits —Préface—L'usage de la langue Latine dans le culte catholique	542
Pensées Diverses	546
L'Abeille Butineuse de l'Echo	547

Sommaire de la 54^e Livraison.

Le Poème de St. François—Par M. le Comte de Ségur—L'abbé R. Bayle— <i>Le Conseiller des familles</i>	549
Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois de Paris—Le Second Empire—par Louis Véron [Fin]—A. Nettement	555
De la Réunion de l'Eglise Protestante d'Angleterre à l'Eglise Catholique—Critique — <i>Revue Bibliographique et Littéraire</i>	561
Victor Cousin— <i>L'Union</i>	572
Conférences de Notre-Dame—Par le père Hyacinthe—De l'éducation dans la famille—Des agents de l'éducation—Les lois de l'éducation— <i>Semaine Religieuse</i>	579
Pensées Diverses	591
Rome et la Situation Présente—Lettres Politiques—[Fin]—par le prince H. de Valori	592
Hygiène et Salubrité—Les Désinfectants [Fin]— <i>Revue Britannique</i>	596
La Clef d'Or—Epilogue—Zénaïde Fleuriot	619
Le Père d'Isarn de Villefort— <i>Etudes Religieuses</i>	616
L'Abeille Butineuse de l'Echo	620
Table par Sommaires	622
Table Alphabétique	624

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

Sommaire de la 55e Livraison.

Remarques.....	7
Lettres de Mgr de Montréal, de Mgr Laroque, de Mgr Pinsonneault, etc.....	7
Fior d'Aliza—Entretiens par M. de Lamartine.....	11
Contes Populaires—Le Père Mathurin—Par Paul Stevens.....	17
Les Moines d'Occident—Par le Comte de Montalembert—Extraits—La Grande Bretagne avant la Conversion des Saxons.....	22
Le Mois de Mai— <i>Le Petit Journal</i>	34
Pensées Diverses.....	21, 33, 38, 56, 73
Conférences de Notre-Dame—Par le Père Hyacinthe—Du foyer domestique—Possession du foyer—Transmission du foyer—Habitation du foyer [Fin]— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	39
Allocation de Mgr l'Archevêque de Paris.....	51
Les Thugs à Paris—Revue en trois actes et quatre tableaux.....	53
Ingres— <i>L'Union</i>	57
Revue Musicale—Par Léon Kreutzer.....	62
Académie des Sciences—Du danger d'arracher les dents sans douleur—De l'éther—Du chloroforme et du protoxide d'azote—Par G. Grimaud de Caux.....	66
Les Pionniers Saintongeais et la Nouvelle Confédération de l'Amérique du Nord— <i>L'Indépendant</i>	70
Conférences du R. P. Félix à Notre-Dame—1ère Conférence, 10 mars 1867—L'objet et la nature de l'art.....	74
2ème Conférence—17 mars 1867—But de l'art et vocation de l'artiste— <i>Messenger de la Semaine</i>	85
D'une Polémique Récente—A. Nettement.....	97
Poésie—La Tempête—Sonnet.....	102
L'art de Croire ou Préparation Philosophique à la Foi Chrétienne—Par Aug. Nicolas.....	102
Poésie—Une Tombe.....	110
Chronique du Mois— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	113
Bulletin Catholique— <i>Semaine Religieuse</i>	118

Sommaire de la 56e Livraison.

Une Nuit Terrible—Bénédict H. Révoil.....	119
Conférences du R. P. Félix à Notre-Dame—3ème Conférence, 24 mars 1867—L'Homme et l'Artiste.....	125
4ème Conférence, 31 mars 1867—Les causes de la Décadence Artistique— <i>Messenger de la Semaine</i>	136
Les Moines d'Occident—Critique—A. Nettement.....	147
Pensées Diverses.....	153, 176, 181
Le Carême de 1867—Le Père de Monsabré—Le Père Bauer—La Messe des Tuileries—L'Abbé Jaquet—L'Abbé Loyson—Le Père Didon—Ravignan et Laocordiaire.....	154
L'Exposition Universelle—Le Droit d'Entrée—H. de Riancey.....	159
Ilias Homeri—Latino carmina reddita, etc—Laurentie.....	162
Un Souvenir de Gluck— <i>Le Conseiller des familles</i>	167
Fior d'Aliza [Suite]—Entretiens par M. de Lamartine.....	170
Paris, Capitale du Monde— <i>L'Union</i>	177
Causerie—La Statue de Voltaire—C. de Cadoudal.....	182
Les Pionniers Saintongeais et la Nouvelle Confédération de l'Amérique Britannique du Nord [Suite]— <i>L'Indépendant</i>	189
Chronique—Paris dans sa gloire—Hymne d'un Journal anglais en notre honneur—Paris supérieur à Londres—Paris rendez-vous du monde—Mérite des Français célébré par le <i>Times</i> —L'Olympe descendu à Paris—Le prince royal et la princesse royale de Prusse—Une leçon donnée à la France par le prince de Galles.....	193
Congrès de Malines—Lettre et Avis.....	197

Sommaire de la 57e Livraison.

Une Chrétienne— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	199
Causerie—Dlle T. Alphonse Karr— <i>Conseiller des familles</i>	210
Conférence du R. P. Félix à Notre-Dame—5ème Conférence—Le Réalisme dans l'Art.....	213
6ème Conférence—L'Art et le Christianisme [Fin]— <i>Messenger de la Semaine</i>	227
Fior d'Aliza [Suite]—Entretiens par M. de Lamartine.....	242
Les Moines d'Occident—Tome III—Critique—Vicente H. de la Villemarqué.....	251
Bulletin de la Semaine.....	260
Du Haut de l'Ara-Caeli—Fragments et Réflexions de Voyage.....	263
Pensées Diverses.....	368
Exposition Universelle de 1867—Ecole Française—D. de Pesquidoux.....	269
Chronique du Mois—Les fêtes de Paris et celles de Rome—Concile Universel— <i>Le Contemporain</i>	275

Sommaire de la 58e Livraison.

Les Grèves--Travailleurs--Solidarité--Association Universelle-- <i>L'Union</i>	279
La Vie de Chateau--La Partie de Billard.....	282
Les Pionniers Saintongeois et la Nouvelle Confédération de l'Amérique Britannique du Nord [Fin]-- <i>L'Indépendant</i>	288
Une Nuit Terrible [Fin]--Bénédict H. Révoil.....	293
Une Chrétienne [Suite]-- <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	296
Fior d'Alisa [Suite]-- <i>Entretiens</i> par M. de Lamartine.....	305
M. Prévost-Paradol--Le Journaliste Académicien-- <i>Figaro</i>	316
Physiologie des Buveurs--Buveurs de Cidre-- <i>Semaine des familles</i>	322
Causeries d'Automne--Le Feuilletoniste du Lundi--Le Causeur du Samedi--Boucher--Millsvoys--A. de Musset--G. de Cadoudal.....	328
La Vie des Saints illustrée en chromolithographie.....	334
Le R. P. Lacordaire--Sa Vie Intime et Religieuse--Mad. de Marcey.....	339
Le Jardin des Plantes.....	344
Pensées Diverses.....	348
Exposition Universelle de 1867--Cambronne à Waterloo--Tableau de M. Armand Dumaresq-- <i>Exposition Universelle Illustrée</i>	349
Bulletin de la Semaine.....	353
Causerie Littéraire--Une Fête à Rome l'An 67--Une autre Fête l'An 1867--Trois Voyageurs à Rome au XVIe siècle.-- <i>Le Messager</i>	356

Sommaire de la 59e Livraison.

Exposition Universelle de 1867--Rome et les Catacombes--H. de Riancey.....	359
Les Bancs et Chaises de Paris aux Tulleries-- <i>Semaine des familles</i>	364
La Chasse aux Gorilles--Henry Réveil.....	371
Les Jardins-- <i>L'Union</i>	377
Du Rôle et des Devoirs de la Critique dans les Sociétés Modernes.-- <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	381
Une Chrétienne [Suite]-- <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	386
Pensées Diverses.....	394, 460
Introduction au Dogme Catholique--Conférences par le R. P. Monsabrè.....	395
L'Armée Anti-Chrétienne--Les Matérialistes--Les Nihilistes--La Révolution--La Morale Indépendante--C. F. Chevè.....	399
Fior d'Alisa [Suite]-- <i>Entretiens</i> par M. de Lamartine.....	406
Le R. P. Lacordaire--Sa Vie Intime et Religieuse [Suite]--Mad. de Marcey.....	423
Correspondance d'Italie--Le Centenaire de St. Pierre-- <i>Revue Britannique</i>	439
Lettre de l'Evêque d'Orléans sur les Menées de Garibaldi en Italie.....	444
Concours Général des Lycées et Collèges de Paris et Versailles--Discours de M. Duruy.....	449
Beaux Arts--Exposition Universelle de 1867--Ecole Française--Peintres Religieux L'Italie et le Patrimoine Ecclésiastique.....	455
Paris Amuse le Monde--La Situation Politique.....	461
	467

Sommaire de la 60e Livraison.

Le Journal en France depuis 1631 jusqu'à 1866--Bibliographie Historique et Critique de la Presse Française--Eugène Hatin.....	471
Une Chrétienne [Suite et Fin]-- <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	478
Revue Musicale--Les Clavecinistes--Téléphonie de M. Sudre--Echo de St.-Cloud--Concert de M. Wieniawski-- <i>L'Union</i>	507
Le R. P. Lacordaire--Sa Vie Intime et Religieuse [Suite et Fin]--Mad. de Marcey.....	513
Critique Littéraire--La Fontaine et les Fabulistes-- <i>La France</i>	530
Les Tombeaux des Enfants dans les Catacombes-- <i>Le Conseiller des familles</i>	534
Académie des Sciences--Singulière Invention--Chs. Osanam--Faraday-- <i>Radau--L'Univers</i>	543
Lettre sur le Congrès de Malines-- <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	547
Les Marionnettes aux Tulleries-- <i>Semaine des familles</i>	550
L'Evêque de Carcassonne et ses Œuvres-- <i>Le Contemporain</i>	554
Chronique--Un signe du temps--Le Dr. Véron--Le Cimetière de Méry-- <i>Le Monde</i>	565
L'Abeille Butineuse de l'Echo.....	569
Table Alphabétique.....	574
Table par Sommaires.....	576